

Lectures

SOMMAIRE

	Page
IDÉAL ET PRINCIPES	
La littérature mondaine..... Théophile Bertrand	239
ÉTUDES CRITIQUES	
<i>Paul Claudel interroge « le Cantique des Cantiques »</i> Jacques-M. Langlais, c.s.c.	243
<i>Risques d'hommes</i> de Rolland Legault.. J.-P. Beausoleil	251
<i>La fin des songes</i> de Robert Élie..... J.-P. Beausoleil	253
<i>L'enfant noir</i> de Donat Coste..... Théophile Bertrand	257
DOCUMENTS	
Les « comics » — Essai de cotation — Cahiers d'Action catholique.....	258
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES	
Ouvrages (Voir liste des auteurs, p. 2 de la couverture)	266
Revus.....	278
BIBLIOTHECA	
Rapport de la 1ère séance d'étude (section A) (6e congrès de l'A.C.B.F.)..... Marie-Paule Belzile	279
Les adolescents à la bibliothèque (à suivre) Claire Godbout	282
Un appel émouvant de Vancouver.....	286

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de Montréal
Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures
Rédaction : Théophile BERTRAND, président du Service des Lectures
Conseillers : Mme Marie-Paule Vinay, Mlle Isabelle Pépin et M. Benoît Baril,
respectivement présidente, secrétaire et trésorier du Service des
Lectures.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.

2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

Publication autorisée par l'Ordinaire

CANADA :

le numéro \$0.35
abonnement annuel \$3.50

ÉTRANGER :

Abonnement annuel \$3.75

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — P. Plateau 8335

FRANCE : abonnement annuel 900 fr. C.C.P. PARIS 7262.50

Société FIDES, 120, Boulevard Raspail — Paris (VIe) — Odéon 4922

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

- *** *Almanach du peuple Beau-*
chemin 1951, 266.
- AMOUDRU (B.), 277.
ANDRÉ (M.), 277.
*** *Attention... hop!, 277.*
- BEAUPIN (E.), 277.
BERNOVILLE (G.), 277.
BLANC-PÉRIDIER (A.), 277.
BOULOGNE (D.), 266.
BOURCOIS-MACE (A.), 277
CATALANY (M.), 277.
CLAUDEL (P.), 243.
CORBIE (A. de), 277.
COSTE (D.), 257.
COURTOIS (G.), 277.
COUVREUR (A.-M.), 277.
DARBELLAY (J.), 270.
DARDENNES (R.), 277.
DENIS (R.), 269.
DUHAMELET (G.), 277.
ÉLIE (R.), 253.
ESTOURNEL (R.), 277.
FINANCE (J. de), 277.
GEORGE (A.), 278.
- GERMAIN (M.), 278.
GOSSELLIN (J.-B.), 278.
GRUPE LYONNAIS D'É-
TUDES MÉDICALES
PHILOSOPHIQUES ET
BIOLOGIQUES, 270.
GROSSARD (S.), 271.
HINTER (L.), 278.
ISORNI (J.), 276.
Imitation (L') de J.-C., 278.
JABOULEY (M.-A.), 278.
LA ROCHE (M. de), 271.
LEBRET (L.-J.), 267.
LECLERCQ (J.), 278.
LEFLON (J.), 278.
LEGAULT (R.), 251.
LENOTRE (G.), 276.
MADELEINE-LOUISE DE
S. (Rév. M.), 268.
MAGALI, 272.
MARIE (C.), 278.
MARTET (J.), 272.
MASSAIN (R.), 270.
MAUROIS (A.), 272.
- MOREAU (A.), 278.
MOSCHUS (J.), 266.
NICET (M.), 278.
PARSCH (Dom Pius), 278.
PEAN (M.), 278.
PIERRE L'ERMITE, 272.
278.
PLUS (R.), 278.
PRGTAT (J.), 278.
QUERLIN (M.), 273.
*** *Recherche de la famille, 268.*
REGNIER (P.), 273, 278.
REVERDY (P.), 278.
RICHOMME (A.), 278.
SECHAN (O.), 274.
SOUCHÈRE DELERY (S.
de la), 274.
THÉROL (J.) et O'REILLY
(P.), 278.
VIALAR (P.), 275.
VIGNON (J.), 278.
WHITE (H.-G.), 267.
WYART (J.), 278.
ZELLER (R.), 276.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

La littérature mondaine

Le réalisme de l'Espérance chrétienne fait que le catholique s'intéresse avant tout au bien, même en littérature, en dépit des erreurs du siècle et du tapage mondain. Toutes les manifestations du mal ne peuvent réussir à tarir la joie conquérante de celui qui sait que la Providence poursuit efficacement l'œuvre de la Rédemption au milieu de toutes les vicissitudes de l'Histoire, que l'Eglise a pour elle les promesses de son Divin Fondateur, que les ombres sont nécessaires à la mise en valeur des lignes maîtresses d'un tableau. Cependant, ce réalisme de l'Espérance, loin d'aveugler le croyant sur les laideurs de la vie, sur les pompes et les mensonges du monde, le rend plus sensible encore aux exigences de la foi et de la vraie culture et, par le fait même, aux déviations culturelles et aux malheurs d'une époque. La Charité ne se confond ni avec la bienveillance naïve, ni avec la complaisance des faibles, ni avec la neutralité benoîte de ceux qui n'ont pas de doctrine ou qui oublie l'importance de la Vérité. Certains s'efforcent de justifier fantaisistement, pour ne pas dire impudemment, la licence dans les lectures par l'une ou l'autre de ces paroles profondes : « Pour les purs, tout est pur » ; « Si ton œil est sain, tout ton corps sera dans la lumière » ; « Ne jugez point afin de n'être point jugés ». Il importe de se rappeler que le Divin Maître qui nous a enseigné d'être « simples comme des colombes » nous a également recommandé d'être « prudents comme des serpents ».

Aussi le catholique qui pratique la littérature dans la fidélité à la Sagesse, source d'unité spirituelle et de paix intérieure, ne peut pas ne pas constater les égarements de bien des écrivains et de bien des œuvres de notre temps. Il se doit d'autant plus de prendre nettement conscience de ces égarements pour mieux s'en défendre et en préserver les autres, que les imprimés de toutes sortes exercent en général une influence incalculable sur les esprits, que les œuvres proprement littéraires peuvent, en raison même de leur nature, corrompre plus facilement quoique plus insidieusement le cœur.

C'est dans cet esprit, à la fois respectueux de la Charité et de la Vérité, que nous tenterons de dégager les caractères les plus marquants d'une littérature dont il faut démasquer les carences, les erreurs et les audaces, littérature dont nous avons déjà étudié certaines œuvres tristement célèbres.

Quelles sont donc, du point de vue de la pensée catholique, les notes caractéristiques des œuvres littéraires qui relèvent de faux humanismes, et que nous qualifierions de *mondaines*, en employant cette épithète dans son sens péjoratif, dans le sens de l'Évangile : « Je ne prie pas pour le monde » ? (Cf. *Le discours après la Cène*, S. Jean, XIV, 17, 27 ; XV, 18, 19 ; XVI, 20 ; XVII, 9.) Quatre erreurs fondamentales vicient l'inspiration de ces œuvres : *l'individualisme, le naturalisme, le libéralisme et le positivisme*. Ces erreurs fondamentales prolifèrent de bien des façons et se manifestent, par exemple, dans le sensualisme, le freudisme, le mysticisme frelaté ou l'existentialisme athée, bref dans toutes les nuances de matérialismes ou d'idéalismes. Et il y a là plus que l'accumulation de mots lourds et prétentieux, mais l'expression exhaustive des faiblesses idéologiques qui sont à la source des aventures littéraires d'aujourd'hui.

Sans doute, cette systématisation est-elle par ailleurs discutable et nous pourrions procéder selon une autre ordonnance. C'est que le mal profond qui travaille la culture de notre âge anthropocentrique est, comme l'Hydre de Lerne, un monstre polycéphale qu'on ne sait trop par où saisir. C'est que, de même que « les causes sont causes les unes des autres sous des aspects différents », les erreurs s'engendrent réciproquement (le néant singe l'être) ; elles apparaissent à l'observateur attentif du réel, comme invaginées ou involutées, et il lui paraît souvent difficile de les démêler. Nous sommes, en littérature, en face d'un fleuve immense aux méandres capricieux ; il roule les flots tourmentés de courants idéologiques multiples, qui brassent les théories littéraires souvent les plus abracadabrantes. Devant cette espèce de sauvagerie civilisée, toute recherche vraiment explicative des faits exige la détermination précise des courants profonds de la pensée et, s'il y a diverses manières de conduire ce travail de sourcier, celle que nous avons adoptée est certainement suffisamment compréhensive, rigoureusement ordonnée et logique pour satisfaire l'esprit le plus exigeant.

Philosophie de la littérature mondaine

Nous tenterons donc de remonter aux faux principes d'où découlent les écarts de la littérature mondaine et la présente étude consiste, en fin de compte, à faire le procès philosophique de cette littérature, en nous efforçant de définir brièvement chacune des notes fondamentales que nous avons mentionnées. En faisant ainsi appel aux lumières de la raison philosophique, nous nous en prenons du coup à l'erreur libérale, qui consiste, en général, dans le fait d'isoler l'un de l'autre les ordres divers de la culture et, dans la littérature en particulier, dans la revendication d'une indépendance absolue de l'écrivain, dans les prétentions de l'art pour l'art, de la forme pour la forme.

Qu'est-ce donc que l'individualisme, le naturalisme et le positivisme ? Toutes ces erreurs et les autres consistent, en fin de compte, dans une infidélité à quelque aspect de la réalité, et c'est cette attitude déficiente en face de tout le réel qui différencie les écoles littéraires et les écrivains.

L'individualisme, c'est la révolte de la personne humaine contre les lois de sa condition propre, au détriment de la hiérarchie des valeurs, du bien commun. L'individu, telle personne s'érige en mesure suprême des valeurs. Cette trahison du réel, bien caractéristique de notre époque, a débuté dans les ordres supérieurs, en théologie avec Luther, en philosophie avec Descartes ; elle s'est poursuivie par le jeu d'une logique vitale rigoureuse dans tous les ordres inférieurs, en science sociale par exemple avec Rousseau ; et elle se manifeste de façon particulièrement sensible dans le domaine littéraire. Comme l'homme, en effet, ne peut assurer l'ordre de sa vie intérieure, de sa vie tout court, que dans la mesure où il se soumet à ce qui est au-dessus de lui, cette revendication d'indépendance excessive a déclenché la révolte de ses appétits ; ce fut alors la franchise donnée aux fièvres des sens, aux caprices de la passion, déchéance que reflète si fidèlement la littérature dans tant d'œuvres marquantes depuis quelques siècles.

Le naturalisme, lui, consiste dans une négation du péché originel et il aboutit, en dépit des prétentions rationalistes, à une déification de l'instinct. Aussi a-t-il existé une école naturaliste en littérature, qui se caractérise par son goût de la bassesse et de la vulgarité, et dont les romans pornographiques actuels sont les dignes rejetons.

Le positivisme s'apparente étroitement au naturalisme, dont il est en quelque sorte, sur le plan littéraire, la revalorisation « scientifique », sous la pression du climat culturel. Le positivisme littéraire consiste à trouver avant tout la valeur d'une œuvre dans sa fidélité à présenter la vie courante, les faiblesses de tant d'hommes dans un monde faussé, truqué par tous les marchands de plaisirs. Il confond donc l'artifice avec la réalité, l'agitation avec l'action ; il accepte la trahison de la vie véritable, conforme à la nature profonde de l'homme, comme une donnée absolue. Aussi ses œuvres peuvent-elles souvent sembler une simple « photographie » des aventures les plus tristes ou leur simple transposition littéraire ; mais il est devenu, sous l'assaut de critiques bien plus subtil. De même qu'on distille le vin et les liqueurs fermentées pour obtenir de l'alcool, le romancier positiviste alambiqué en quelque sorte la vie des hommes pour en tirer ce qui lui paraît être la quintessence de la réalité humaine : un minimum de bassesse, de petitesse, de péché ; et c'est ce minimum qui doit assurer à son œuvre la vraisemblance, le réalisme intégral, toutes ces qualités qui permettent de dire : « C'est une tranche de vie ». Cette recette est aujourd'hui d'usage commun.

Ce romancier est au fond une victime du scandale, et dire

qu'il se croit fort, le pauvre ! Il s'est fait de la nature humaine, en face des comportements qu'il a habituellement sous les yeux. une conception superficielle ; sous prétexte de fidélité au réel, il trahit l'homme, l'être, l'existence ; troublé par la vision continue de tant d'excentricités, il en est venu à réduire le roi de la création à un pantin de carnaval et il demeure désormais incapable de la stylisation morale nécessaire à toute œuvre littéraire qui se respecte. Et le pire, c'est qu'on érige cette démission en une doctrine qui s'exprime par des formules semblables : « On ne fait pas de littérature avec de bons sentiments », formule à bien entendre pour qu'elle soit acceptable et elle ne l'est évidemment pas dans le sens positiviste ; ou encore : « C'est le péché qui est fécond ».

Les exigences de la culture catholique

Une question se pose spontanément à la suite de cette brève analyse : certains écrivains catholiques n'ont-ils pas été touchés plus ou moins gravement par ces erreurs ? C'est malheureusement ce qui est arrivé et c'était d'ailleurs à peu près inévitable : on échappe difficilement tout à fait à l'influence de son temps et de son milieu. Aussi faut-il distinguer entre l'écrivain catholique et son œuvre. Un romancier peut être un catholique fervent, même un apôtre, et ne pas toujours produire pour autant des œuvres qu'on puisse qualifier d'intégralement catholiques ; pourvu qu'il ne tombe pas alors dans des aventures vraiment inexcusables, il peut sans aucun doute se justifier, car bien des considérations entrent en cause. Mais il reste qu'il faut sauvegarder la notion d'une œuvre, d'un roman vraiment spiritualiste, d'inspiration franchement catholique. Un tel roman doit avoir toutes les qualités du genre et posséder en plus les notes qui en font véritablement une œuvre fidèle à la conception catholique de la vie. Il existe, incontestablement, un idéal en ce domaine et ce doit être l'ambition du romancier catholique d'y tendre avec ferveur, sans souci du snobisme et des fièvres du jour.

Théophile BERTRAND



BON PREMIER toujours !

Compétence / Efficacité /
Courtoisie / Justes prix /
Voilà le record du PREMIER et du plus important service du genre au Canada français !

Consultez notre catalogue

SERVICE GENERAL D'ABONNEMENT

REVUES du MONDE ENTIER

Benoit Baril
Tel. FR. 7383

4234, de la Roche, Montréal-34

6 ROMANS

- Larmes et Sourires, 190 pages : \$1.25
 - La Marguerite s'effeuilla, 187 pages : \$1.25
 - Si je n'aime, je ne suis rien, 250 pages, relié : \$1.25
 - Elle et son mari, 180 pages : \$1.00
 - Notre pain quotidien, 140 pages : \$1.00
 - Mamie Soleil, 200 pages : \$0.60
- (AJOUTEZ 10% POUR FRAIS DE PORT)

Paul Claudel interroge le "Cantique des Cantiques"¹

Il ne s'agit ici nullement d'un commentaire. Il s'agit d'un poème, du regard avec un ardent intérêt attaché par un poète de la terre sur un autre poème dont on lui dit que l'auteur est le Saint-Esprit. Ou, si l'on veut, d'une entreprise d'auto-édification...

L'argument s'impose dès les premières lignes, car Claudel prendra souvent des positions très personnelles sur le plan exégétique, positions pas toujours exemptes d'un souci de polémique. Comme tout Français, Claudel a des convictions qu'il défend avec fougue². Au point que Charles Journet sent le besoin de préciser dans le NIHIL OBSTAT : « Nous avons lu l'ouvrage intitulé *Le Cantique des Cantiques* donné non comme une explication théologique ou exégétique, mais comme un poème... »

Le lecteur fera bien, cependant, de se rendre compte de la thèse qui se développe tout au long du volumineux recueil et dont certains éléments sont groupés en annexe dans les *Pièces justificatives*.

Cette thèse se présente comme une réaction, je devrais dire une révolte du sens catholique traditionnel en matière de science scripturaire, contre le parti-pris ou les déformations professionnelles des « exégètes plus attentifs à la lettre qu'à l'esprit », de ces « professeurs intimidés » à qui nous devons « l'aridité de la lettre et les épines du doute » — *Le Cantique des Cantiques*, on le conçoit, constitue une pierre de touche excellente pour révéler à ce point de vue « les pensées d'un grand nombre ».

Il faut suivre Claudel « dans les basses régions de la littérature » et de la « médiocrité », et le voir démolir, par exemple comme seul un Français démolit un Français, le triste Renan, qui ne voit dans ces pages sacrées qu'« une pastorale amoureuse égarée au canon de l'Église ». Mais le poète ne laisse pas en paix, non plus, des personnages de réputation orthodoxe, tel le « terrible » Crampon dont il accole avec une pointe de malice le nom à celui de Second... par un trait d'union : « Second-Crampon ».

Voilà condamnée l'exégèse à courte vue, soit parce que maté-

¹ CLAUDEL (Paul), *Paul Claudel interroge « le Cantique des Cantiques »*. Paris, Eglhoff (L.U.F.) [c1948]. 531p. 21cm.

² Voir sa réponse dans le 14^e numéro de *Dieu vivant*, p. 75, à l'article de M. l'abbé J. Steinmann : *Entretien de Pascal et du Père Richard Simon sur le sens de l'Écriture*, (*La Vie Intellectuelle*, mars 1949, p. 239-253).

rialiste, soit parce que étroite et trop préoccupée de la lettre. Mais nous sommes loin encore de la position claudélienne. Celle-ci semble reposer sur un double fondement. D'abord Claudel choisit comme texte de base la Vulgate, version officielle de l'Eglise, ainsi que les LXX, dont se servaient les Pères, versions d'ailleurs antérieures au massorétique (Xe siècle après J.-C.) puisqu'elles remontent à deux siècles avant J.-C.

En outre, sa notion d'inspiration prend un relief particulier. Sans doute veut-elle se conformer à la plus stricte orthodoxie : pour Claudel, le texte biblique est réellement l'œuvre du Saint-Esprit. C'est avec un infini respect que le poète ouvre le Livre par excellence. Des phrases comme celle-ci en témoignent :

L'Esprit-Saint n'emploie pas les mots au hasard et chacun mérite d'être longuement pesé et étudié (p. 215).

Conformément à ce principe, l'auteur s'appuiera à l'occasion sur la tradition ecclésiastique, la liturgie en particulier, et il citera parfois un commentateur comme Raban Maur. Lui aussi recourra, comme ses amis les littéralistes, aux lieux parallèles, qu'il citera avec profusion et grande liberté, mais toujours son choix sera déterminé par des critères nettement spiritualistes, à la manière de l'Eglise et des Pères.

C'est dire qu'à la différence des tenants de l'exégèse scientifique, il se souciera peu ou prou de recourir aux lieux parallèles aux seules fins de replacer telle expression plus ou moins exotique, tel passage obscur dans leur contexte historico-géographique. Il semble se moquer royalement des scrupuleuses minuties des spécialistes actuels. A tel point que le lecteur pourra se demander à la fin si Claudel ne perd pas quelque peu de vue l'apport humain, la « cause instrumentale » qu'est l'auteur sacré dans la rédaction du Livre. Le rôle de l'Esprit-Saint y apparaît si prépondérant qu'il semble être celui d'une cause unique et non plus principale. Comment expliquer, en tout cas, les tours de force auxquels se livre l'auteur pour trouver coûte que coûte une signification précise aux images énigmatiques du Poème inspiré ? Est-ce gageure ou attitude extrême suggérée par le principe énoncé à la page 215 ?

A propos des « quatre-vingts concubines » de Salomon (p. 281), il écrit :

Nous avons à relever le défi qu'adresse à notre intelligence le chiffre 80. Je me refuse à croire qu'il soit privé de signification.

Suit une ingénieuse jonglerie sur les chiffres, à la saint Augustin. Et, à la page 326, il s'arrête au verset 4 du chap. 7 : « le cou comme une tour d'ivoire... » et nous lance ce calembour : « Alors faisons le siège de cette tour ». Sans doute Claudel n'est pas dupe de ses acrobaties. A propos du précédent chiffre 80, il note : « De cette idée, et ici je ne donne pas tort à mes lecteurs qui trouveront sans doute que j'atteins le sommet de l'extravagance, il y aurait un autre symbole » (p. 283).

Claudel a bien le droit de musarder dans notre trésor scripturaire et de faire part à ses admirateurs de ses trouvailles parfois géniales ; nous lui en serons reconnaissants tant qu'il n'érigera pas sa méthode intuitive en critère d'après lequel il prétendra démolir le patient travail de recherche des contemporains. Qu'il éprouve du dégoût pour leurs méthodes d'investigation strictement objective, — mais peut-être moins souples et impuissantes à étancher notre soif de la Parole de Vie, — rien de moins étonnant chez cet être d'élite qui vibre au moindre coup d'archet de l'Artiste-Dieu.

Lorsque nous allons à Claudel, que demandons-nous au poète, au philosophe et surtout au grand chrétien, sinon avant tout une vision neuve du monde ? A quoi nous attendons-nous de lui, au carrefour des routes si différentes que lui offre l'exégèse, sinon à le voir s'engager délibérément dans la voie la plus conforme à son tempérament d'artiste chrétien ? sinon à le voir se refuser à épiloguer bêtement sur les hypothèses scientifiques qui sentent l'huile et tuent la poésie ?

Il a senti le besoin d'une réaction contre les envoûtements d'un trop grand nombre de ces scribes. A-t-il pu se garder de tomber dans l'excès opposé ? Laissons aux exégètes eux-mêmes le soin de répondre et de se défendre à l'occasion. Pour nous, jetons maintenant un regard plus attentif sur la méthode exégétique adoptée par notre auteur.

Plus volontiers subjective qu'objective, elle se révèle spiritualiste jusqu'à l'intransigeance. Chaque verset, chaque mot porte un sens précis, le plus souvent messianique, et alors, il parle de Jésus, de Marie, de l'âme, de l'Eglise. Et alors aussi, il coïncide le plus souvent avec l'interprétation traditionnelle des Pères et de la liturgie.

Mais cette méthode va plus loin : elle s'aventure dans le symbolisme, dans un domaine où le poète donne libre cours à sa fantaisie géniale. Claudel excelle dans l'analyse physiologique et psychologique du corps humain, dont il tire des symboles pour justifier parfois avec grande subtilité, les expressions de l'écrivain sacré. Qu'on en juge par ce passage entre cent :

« Ton gosier est un vin excellent, digne de mon bien-aimé pour le boire et pour être ruminé des lèvres et des dents de lui » [...]. — Mais Dieu ne m'a pas donné seulement un gosier, Il m'a donné une bouche pour détailler l'expression de mon âme pour ne pas laisser sortir mon âme sans lui avoir demandé compte, jusqu'à la virgule et à la décimale de ce tribut dont mes entrailles l'ont chargée. C'est une barrière redoutable, c'est un atelier exigeant que celui qui à l'entrée de mon trou oraculaire fait appel à de profonds fournisseurs. [...] A l'intérieur de ce souple sac des joues, sous la presse de la mandibule, cette équipe faite des lèvres, des dents et de la langue, — la langue ! dont mon antique confrère, pourquoi ? a oublié de parler. Cependant, épaisse, plastique, acérée, pointe intérieure de notre unité, ouvrière en chambre pour ne travailler que sur du souffle entre les deux oreilles, [...] c'est elle, s'allongeant, se gonflant, se raccourcissant, se recourbant et, toute baignée de salive, feuille, pinceau, truelle, vipère, avec le concours des lèvres, des dents et du palais, qui est l'artisan génial de la consonne... (p. 407).

Pour Claudel, on le voit, notre corps est une parabole merveilleuse qu'il faut considérer avec une attention amoureuse pour en tirer les multiples leçons du Créateur à sa créature. D'ailleurs ne regarde-t-il pas toutes choses dans la création comme des sacrements qui nous communiquent Dieu à leur manière ?

Au fond, ce qui fait le mérite de Claudel, c'est d'avoir lu *Le Cantique des Cantiques* avec ce regard neuf, ce regard d'enfant, mais d'un enfant terrible et génial, dont il enveloppe l'univers. Par la vertu de ce regard créateur, le moindre mot, le moindre iota prend vie et relief sous sa plume. Il lui communique la vie de son immense culture biblique, de sa dévotion sincère et de son riche tempérament.

Ces quelques indications sur l'exégèse claudélienne peuvent laisser de l'œuvre une impression peu favorable.

D'aucuns croiront-ils y trouver un ramassis d'élucubrations poétiques plus amusantes qu'édifiantes, ils auront tôt fait de se raviser. Il est vrai que Claudel ne va pas strictement au Cantique en spécialiste des Saintes Lettres, mais il n'y va pas davantage en pur esthète. Laissons-le nous le dire lui-même à l'occasion d'un des passages les plus « crus » du Livre (chap. 7e) :

C'est ici que les interprètes littéralistes et toute la basse poétailerie modernisante se sentent à plein dans leur élément.

Quant à moi, si l'on veut bien me considérer comme un homme du métier, je ne puis que me sentir confirmé dans l'impression que j'ai déjà donnée maintes fois comme la mienne : c'est que, si on les prend à la lettre, les comparaisons du Cantique n'échappent à la platitude que par la bizarrerie, l'incongruité et l'incohérence.

Voilà de quoi mortifier la délicatesse d'un lettré et le décourager de toute tentation de dilettantisme.

Une erreur non moins grossière serait de classer à priori l'ouvrage de Claudel au rayon des commentaires poudreux du Moyen Age. Trouvera-t-on un habitué du poète qui le croirait capable d'affliger son lecteur d'une érudition déplacée ou d'une sévérité excessive ? Claudel restera toujours un grand penseur et un grand styliste. Très intelligent et très cultivé, causeur charmant, éblouissant même, plein de bonhomie, de simplicité, il est pour nous le guide très sûr, expérimenté et connaisseur des beaux coins à visiter, dans le monde biblique. Quel chrétien ne voudrait pas le suivre à travers les sentiers embaumés de cette montagne dont il va nous parler et qui n'est autre que l'Écriture à contempler dans les hautes sphères de la foi et de la charité ?

Et quelle joie par exemple, disons comme celle d'un médecin ou d'un homme de loi en vacances, qui, par un beau matin du mois d'août, poussant les contrevents de sa chambre reçoit les Alpes en pleine figure, que la découverte de ces amateurs qui tout à coup se sont aperçus de l'Écriture !

Non, ces montagnes sublimes où tant de troupeaux jadis ont trouvé breuvage et pâture, les ingénieurs n'ont pas réussi à les aplanir, elles sont toujours là, ni la dent des rongeurs, à les rendre aussi stériles que celles de Gelboé ! Pleines d'échos et de parfums, de sources et d'eaux courantes, et le murmure de la forêt ne cesse de s'y mêler au tonnerre lointain de l'avalanche ! [...] L'audace à qui s'y aventure n'est pas moins nécessaire que la prudence, et le saut intrépide quand il le faut que cette longue patience pas à pas ! Quel séjour pour les ermites et quelle tentation pour les excursionnistes ! Je dis le saut quand il le faut avec un cri de joie et de défi par-dessus le vide, pour passer d'un sens à l'autre ! et pour se suspendre là-haut, insoucieux du vertige, à cette corniche étourdissante !

C'est donc avant tout en chrétien que Claudel est attiré vers le Livre mystérieux. Son attitude devant ce message est empreinte du plus grand respect, d'une religieuse admiration et d'une belle sincérité. Jacques Madaule a ce mot, à propos précisément du *Cantique des Cantiques* : « Or, chez Claudel, ce qui domine et emporte tout, c'est le geste d'admiration ». C'est rigoureusement vrai et c'est peut-être par là que l'œuvre sera chère aux chrétiens des âges à venir. On ne peut prévoir l'influence d'un tel regard de foi et d'amour sur ce trésor biblique. On citera sans doute de Claudel ses réflexions philosophiques et psychologiques, mais l'intérêt capital du volume demeurera ses méditations et ses regards poétiques sur les grands mystères chrétiens.

Cette « entreprise d'auto-édification », comme le veut modestement Claudel, aura en outre montré à nos contemporains de toutes nuances de pensée dans quelles dispositions il faut lire la Bible. N'est-ce pas celles-là mêmes que nous recommandons notre mère la Sainte Église ? Le Père Brillet, de l'Oratoire, a dans son commentaire sur *Amos et Osée* un passage qui peut résumer l'attitude de Claudel : « On lit un prophète comme le prophète a écrit : avec son cœur et devant Dieu. Toute autre lecture, toute étude, si utile, si absolument nécessaires qu'elles soient, ne sont qu'introduction et prélude. On ne l'a vraiment lu que si on a communiqué à son âme » (p. 103).

« La grâce bâtit sur la nature », dit l'adage thomiste, et la nature de Claudel est richement douée. A le fréquenter, on ne peut manquer d'admirer l'ampleur et la vivacité de son intelligence. Sa façon de voir, d'élargir les horizons habituels de la pensée, de découvrir ou plutôt de redécouvrir les réalités spirituelles, rappelle un autre artisan de la pensée contemporaine : Sertillanges. Celui-ci est le philosophe-artiste ; celui-là, l'artiste philosophe. Chez eux deux même optique idéaliste, même optimisme profond. L'ordre de la grâce retient leur attention de préférence au désordre du péché, d'où prédominance, dans leur théologie, du dogme sur la morale.

La « théologie » de Claudel ? Peut-être faudrait-il dire plutôt : un sens très sûr du dogme catholique et de la Tradition, une mentalité chrétienne et une culture vivante puisées aux meilleures sources de la pensée de l'Église et nourries à saturation des Saintes Lettres ? Jamais de fausses notes chez cet écrivain laïc, jamais de ces compromissions angoissantes que l'on déplore chez tant de contemporains, mais un véritable culte de l'orthodoxie. Là où cette rectitude instinctive se dégage avec le plus de brio de véritables impasses, c'est dans l'invention, l'ingénieux rapprochement, la dissection entreprenante des textes bibliques. Par un processus adroit d'intégration, l'auteur fait concourir des matériaux épars à un ensemble de conclusions parfois inattendues, toujours harmonieuses et sources d'édification, comme dans une mosaïque byzantine ou des vitraux du Moyen Âge. Au sein de cette forêt enchevêtrée, Claudel évolue le plus naturellement du monde, avec la liberté des enfants de Dieu. Aussi le censeur Charles Journet a-t-il pu souligner : « Sous des sens accommodatices sans doute licites, mais dont il garde la responsabilité, l'auteur y rejoint l'interprétation commune, qui lit le texte biblique en pensant à l'âme fidèle, à la Vierge, à l'Église. Rien, par conséquent, ne s'oppose à cette publication. »

« Vin nouveau, nouvel ami ; qu'il vieillisse, et tu le boiras avec plaisir » (*Eccli.* 9, 10) ; « Si tu vois un homme de sens, sois près de lui dès le matin, et que ton pied use le seuil de sa porte », recommande encore l'*Écclésiastique* (6, 36). Claudel, à 80 ans, est un sage que l'on fréquente avec grand profit et grand plaisir. Si peu moraliste qu'il paraisse, ce « vieillard ahuri et trébuchant » a gardé l'œil perçant du psychologue que les problèmes humains ne laissent pas indifférent. Rien de captivant comme ses réflexions à l'occasion d'un voyage en autobus au milieu d'une grouillante humanité (p. 274). Et son analyse si fouillée, si vraie du « péché contre l'Esprit », qu'on la croirait écrite par quelque auteur célèbre de traité d'Ascétique et Mystique. En compagnie de cet aîné, on admire, on réfléchit, on sourit, et on se surprend à méditer, bref on se cultive, on s'édifie et le charme de l'entretien nous poursuit...

Mais est-ce ce vieillard qui nous parle avec cette exubérance juvénile, cette imagination poétique toujours renouvelée, cette verve intarissable ? La tête est blanche, mais le cœur n'a pas vieilli : Claudel a une âme d'enfant. Voyez son texte : que de points d'exclamation ! Toute une floraison ! C'est l'enthousiasme qui déborde de chacune des pages... Ainsi sur l'Eucharistie :

Ils n'ont point de pain ! ils n'ont point de vin ! lisions-nous dans certains passages de l'Évangile. Maintenant nous ne manquons de rien et Vous avez pourvu royalement à ce qu'il nous fallait. Le pain d'abord et cette nourriture qu'on broie et que nous assimilons lentement à notre substance. Mais ce calice, aussi, nous demandez-vous, est-ce que vous pouvez le boire ? Oui Seigneur, essayez seulement et Vous verrez que nous le pouvons ! [...] nous sommes [...] une espèce d'atelier qui demande

à boire ! [...] Et ne croyez pas, Seigneur, que Vous Vous en tirerez avec nous au prix de Votre Humanité crucifiée ! Vous avez affaire à autre chose que cette baleine qui engloutit Jonas ! Ce n'est pas seulement à Votre Humanité, c'est à Votre Divinité que nous en avons ! (P. 241)

Toutes ces magnifiques qualités d'âme font de Claudel le chantre de la Création totale, et particulièrement le poète de notre temps, qui découvre à travers le sensible la poésie du monde surnaturel, de l'univers intérieur de l'âme. Comme Adam au sortir des mains créatrices tourna ses yeux ravis vers les créatures innombrables, notre grand contemporain découvre dans sa totalité l'univers « rédimé » et le nombre infini des rapports qui le tissent. Au choc de la Parole inspirée, son âme très chrétienne, très sensible aussi, vibre et répond d'un seul élan ; sa plume si souple (*calamus scribæ velociter scribentis* (Ps. 44, 2), dirait-il) retrace sous nos yeux le réseau des résonances intérieures.

Cette plume claudélienne, comme elle a fait couler d'encre l... Naturellement, la prose du *Cantique des Cantiques* ne fait pas exception au style habituel de l'auteur : encore et toujours le mot évocateur, incisif, neuf. (« Laisse faire en toi le Père Océan. » — « Par un recourbement de toutes nos forces et par le bond. » — « L'arrière-Dieu. »)

Mais il y a aussi cette fameuse « obscurité » dont parlent ceux qui l'ont approchée... de loin. Un fait s'impose : Claudel vit solitaire dans ses pensées, qui sont fort hautes. Il se soucie peu, et plusieurs le lui reprochent, de descendre jusqu'au lecteur par un style plus simple ; « au lecteur, de monter jusqu'à moi », semble-t-il dire. Aussi lui arrive-t-il souvent de développer une ou plusieurs idées à même une comparaison dont il est seul à « visualiser » le développement ; il faut un certain entraînement pour suivre dans ses envols audacieux cette imagination si poétique et par ailleurs très intellectuelle. Parfois même les allusions, les implications de l'idée sont nombreuses et dispersées en tous sens, ce qui donne à certaines pages l'impression d'être échevelées, labyrinthiques. On dirait qu'alors Claudel couche sur le papier son processus d'idéation. Comme il l'expliquait à Rivière, ça lui vient « comme un grommellement intérieur ».

D'un autre côté, le style poétique peut facilement trahir la précision théologique et exposer de la sorte un lecteur peu ferré à des contresens ou à des confusions sur tel ou tel point de doctrine. Ainsi l'adage : « *ubi Christus, ubi* (sic) *Ecclesia* » relatif à la question dogmatique du corps et de l'âme de l'Eglise n'est pas commenté de façon claire par l'auteur. De même cette idée (p. 294) : « ...comme le fils est la cause du père, rien n'est oublié pour me faire croire que je suis la cause de Dieu ! » Le contexte entretient à dessein l'équivoque entre les espèces de causes et peut donner le change à l'esprit non prévenu.

Malgré ces difficultés, le lecteur de bonne volonté parvient vite à accorder son pas à celui du poète. Et par où le mène son

grand ami, — ces chemins en pente raide, raboteux et durs au début, ces clairs-obscurs des sous-bois fournis et des grottes profondes, — il parvient à des sommets vertigineux baignés de lumière.

Il me reste à formuler le vœu que *Le Cantique des Cantiques* soit lu et médité par les lettrés auxquels il s'adresse, et particulièrement par ceux qui entretiennent une curiosité morbide vis-à-vis le Livre inspiré. Cette lecture n'entretiendra chez eux aucune équivoque, aucune compromission avec un certain sensualisme matérialiste que d'aucuns voudraient retrouver dans le Poème sacré ; elle constituera une excellente introduction non seulement au texte, mais à la Bible entière ; elle pourra même donner le goût de fréquenter les commentateurs spirituels et mystiques traditionnels de l'Eglise.

Claudiel, en somme, a le grand mérite d'éliminer les préjugés et autres obstacles à une lecture fructueuse de la Bible et de mettre l'âme, par les résonances chrétiennes qu'il sait recueillir avec tant d'art au fond de son cœur, en appétit surnaturel et dans un climat favorable à la Parole de Dieu, pour la conduire au seuil même de la Mystique.

Jacques-M. LANGLAIS, c.s.c.

BRIGITTE

ET LES ROUTES NOUVELLES

par BERTHE BERNAGE

C'est le onzième volume de la célèbre collection des *Brigitte* de Berthe Bernage qui vient de paraître aux Éditions Fides. On sait que le nombre d'exemplaires vendus des *Brigitte* s'élève à plus d'un million.

On comprend le succès que rencontre auprès du public la série des « *Brigitte* » en méditant ces lignes, les dernières du nouveau livre de Berthe Bernage :

« Me glisser, moi petite source, dans le grand fleuve d'amour et y entraîner mes fils et mes filles, afin que, tous et toutes, nous aidions le monde à retrouver sa paix. »

Rappel des différents volumes de **Berthe Bernage** :

- | | |
|---|---|
| 1. <i>Brigitte</i> jeune fille | 6. <i>Brigitte</i> femme de France |
| 2. <i>Brigitte</i> jeune femme | 7. <i>Brigitte</i> aux champs |
| 3. <i>Brigitte</i> maman | 8. <i>Brigitte</i> sous le ciel gris |
| 4. <i>Brigitte</i> et le bonheur des autres | 9. <i>Brigitte</i> en ce temps-là |
| 5. <i>Brigitte</i> et le devoir joyeux | 10. <i>Brigitte</i> et le cœur des jeunes |

Chaque volume broché, format 5"×8" : \$1.25 (par la poste 1.35)

FIDES — 25, rue St-Jacques — MONTRÉAL-1 — PL. 8335

Risques d'hommes¹

Un bon roman dans notre littérature canadienne-française, Un roman sain. Et l'on s'en réjouit d'autant plus que trop d'écrivains pensent trop peu à la portée morale de leur message.

Risques d'hommes raconte la vie de Trefflé Cabana. Ce jeune colosse canadien-français va dans la vie en toute simplicité, tout droit, par les durs chemins de ses ancêtres, hommes de la forêt, héros inconnus de la drave, fidèles amis d'une nature sauvage, exigeante, au commerce rempli de risques et avare de douceurs. Trefflé a perdu son père, mort à son poste dans des circonstances mystérieuses où un certain Bisson ne semble pas avoir joué un beau rôle. Le jeune Cabana travaille avec ce surnois, ce « boulé » sans honneur et sans âme. Heureusement pour notre héros, sa jeunesse de vingt-sept ans, en pleine maturité empêche Bisson de perpétrer quelque mauvais coup direct contre lui-même. Le draveur finira tristement ses jours, victime de sa jalousie, de ses mauvais desseins et de sa haine.

Cabana, lui, suit toujours sa route périlleuse, semée de risques. Il connaît plusieurs fois l'angoissante proximité de la mort dans l'accomplissement de son métier de draveur. Il voit mourir des compagnons de travail ; la noyade de son grand ami Tit-Homme l'accable profondément, mais il faut aller de l'avant, crânement. Cabana et ses copains souffrent de leur dur genre de vie ; Trefflé veut à tout prix améliorer leur âpre existence. Il s'aperçoit aussi que les congés dans les villes sont de néfastes occasions d'ivrognerie et de débauche pour « les artisans de la forêt » ; il prêche alors par la parole et l'exemple d'une bonne conduite d'homme convaincu et pas du tout bigot. Trefflé a connu le sensuel dégoût des amusements des boîtes de nuit ; il a secouru de ses amis ivres-morts dont les poches avaient été « faites » par la « petite amie » d'une nuit ; son amour à lui est-il plus sain.

Ce n'est pas que le héros de *Risques d'hommes* ne ressente aucun mouvement de la chair en présence de la belle Mélina qu'il aime tant ; mais une forte honnêteté foncière, un respect inné de la femme, apparemment envisagé dans le rayonnement du souvenir de sa mère, lui font sacrifier bien volontairement quelques douteuses joies éphémères, pour faire plus grand et plus solide un bonheur que le mariage lui apportera prochainement. Et, sur ce rêve légitime et plein d'espoir de Trefflé Cabana, le livre de Rolland Legault se ferme, ne laissant aucun pli au front du lecteur, mais une paix chaude dont tout homme peut jouir sainement.

¹ LEGAULT (Rolland), *Risques d'hommes*. Roman. Montréal, Fides, 1950 247p. 20cm. (Coll. *Rêve et Vie*.) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

Ce qui plaît dans *Risques d'hommes*, c'est la simplicité, simplicité des personnages, simplicité de l'histoire, de l'intrigue, simplicité des lieux où se déroulent les phases de l'action. Cette simplicité ne vient pas de l'insignifiance : ce qui est pleinement humain n'est jamais insignifiant ; elle ne vient pas non plus de la monotonie de la vie des personnages en cause, non, car mille et un imprévus changent à tout moment le cours des choses. Cette simplicité naît d'une préalable entente tacite entre l'auteur et le lecteur moyen. Les deux se comprennent fort bien ; ils pensent tous deux en donnant le même sens aux mêmes mots. Rolland Legault ne perd pas son lecteur dans le labyrinthe d'une étude psychologique compliquée. Dans le déroulement de l'intrigue, le lecteur peut se retourner, se mouvoir, respirer à l'aise ; il n'est pas étouffé par les nœuds indénouables de situations irréelles ou exceptionnelles, ni asphyxié par l'atmosphère lourde et délétère de quelque philosophie à la mode qui ne semble avoir pour but que de détourner l'homme de son bon sens, de sa simple compréhension naturelle des choses du cœur et de l'esprit.

Cette santé morale du livre de Rolland Legault n'en fait pas un chef-d'œuvre ; mais elle mérite à son auteur de justes louanges. L'intellectuel exige d'un roman plus de densité que ne lui en offre la vie de Trefflé Cabana ; et certainement que Legault aurait pu apporter plus de profondeur dans l'analyse des réactions de son héros devant l'amour, devant la mort, devant la vie, et cela, tout en demeurant aussi simple dans l'expression de ses sentiments.

Les faits et gestes de Trefflé sont l'étoffe du roman, et la vie des bûcherons en est l'ornement, l'occasion de peintures appropriées, le cadre. Comme description fouillée de la vie des draveurs, *Risques d'hommes* est complet. Le lecteur suit ces hommes partout ; dans leurs joies et leurs peines, leurs loisirs et leurs activités, leurs qualités et leurs défauts, leur courage et leur faiblesse, dans les bois, en ville et dans leur famille. Il en est de même pour la genèse de la planche. Les billes sont jetées au cours d'eau, conduites laborieusement, héroïquement même, jusqu'à la scierie qui les dégrossira. Tout y est. Là-dessus, l'auteur est certainement plus complet que la majorité des ouvrages littéraires écrits sur le même sujet. Le lecteur non initié ne peut que l'en féliciter et le remercier de cet enseignement romancé. Cette satisfaction ne l'empêchera certainement pas de regretter les faiblesses littéraires.

On peut reprocher à Rolland Legault une certaine dispersion des grandes lignes, des principales idées de son roman. Certes, Trefflé Cabana en est bien la figure centrale ; mais justement à cause de cela, on aimerait le voir s'acheminer lentement mais sûrement vers un but, une fin qui capterait particulièrement l'attention du lecteur. Ce dernier a bien le droit de s'attendre à cette unité d'intérêt dans un roman. Par contre, et on doit le souligner, il est incontestable que Trefflé Cabana reste réellement l'âme du roman, d'un bout à l'autre, même quand il s'agit de centres d'intérêt aussi disparates les uns des autres que la fugue de Tit-

Homme et la haine de Bisson, la condition des bûcherons et les amours de Trefflé.

Les seize chapitres de *Risques d'hommes* se lisent bien. Plusieurs descriptions des péripéties du métier de la drave sont fort bien rendues. Mais sa facilité à décrire entraîne l'auteur à courir quelquefois après des sujets de description et l'accule à employer des transitions malheureuses. Ainsi, dans les premières soixantedix pages du volume, on accroche trop souvent à des « à ce moment », « soudain », « un instant plus tard », « un moment » ; et dire que souvent la simple suppression de ces chevilles soulagerait le lecteur sans nuire du tout à l'intelligence du texte.

Malgré ce défaut d'une qualité, et en dépit de quelques tournures de phrases d'un français quelque peu sujet à caution, il n'en reste pas moins que *Risques d'hommes* est de beaucoup supérieur à *La rançon de la cognée*, premier roman de Rolland Legault. L'auteur témoigne d'un progrès considérable et se classe d'emblée dans la bonne moyenne de nos romanciers canadiens-français ; son dernier ouvrage fait bonne figure dans la nouvelle collection de Fides, *Rêve et Vie*.

J.-P. BEAUSOLEIL

La fin des songes¹

« L'esprit dort et tout le monde est content ! » Cette petite phrase tirée du journal de Marcel Larocque, dans la deuxième partie du roman de Robert Elie, s'avère fort utile à la critique du présent livre ; en elle réside, pour une bonne part, la clef de son succès. Tout le monde est content de *La fin des songes*, il n'y a pas de doute là-dessus ; ce Prix David 1950 emporte l'assentiment de tous. L'esprit y dormirait-il ? On peut l'affirmer catégoriquement, si l'on donne à l'esprit son sens le plus élevé, celui qui s'oppose directement à la chair, ce sens que lui donne l'Évangile quand il rapporte cette parole du Christ à ses apôtres endormis : « L'esprit est ardent, mais la chair est faible » (Matth. XXVI, 41).

Cependant, il faut s'empresse, ici, de bien distinguer entre l'esprit qui dort et l'esprit qui est absent. D'un bout à l'autre de *La fin des songes* on sent le souffle plus ou moins fort de l'esprit qui sommeille. A travers l'angoisse de Bernard Guérin, sous le noir pessimisme de son ami Marcel, la respiration de cette puissance en état de léthargie murmure sans cesse, comme une espèce de courant souterrain qui jaillit au bout de son cours, aux dernières pages du volume, à la fin des songes. Le style bien régulier de l'auteur, un peu monotone, dépourvu de digressions

¹ ELIE (Robert), *La fin des songes*. Roman. (Prix David 1950). Montréal, Beauchemin, 1950. 256p. 19.5cm. \$1.50 (par la poste \$1.60).

Appelle des réserves

légères et de descriptions miroitantes, entraîne le lecteur par les chemins étroits et tortillés d'une intrigue tout intérieure, psychologique à fond, d'où tout événement extérieur est absent. L'atmosphère du roman de Robert Elie est lourde, justement parce qu'on y cherche la vie, qu'on y aspire à ce réveil de l'esprit, qui, malgré quelques mouvements de rêveur, ne se réveillera qu'au dernier chapitre, le vingt-deuxième du volume. Décidément, la chair est faible et elle sait fort bien se soustraire aux ardeurs de l'esprit.

La fin des songes, c'est l'histoire de deux amis d'enfance, Marcel et Bernard, que nous rencontrons dans une soirée chez le père de ce dernier. Nicole, la femme de Bernard, habite chez son beau-père depuis que son mari, avocat qui ne pratique pas, s'est éloigné d'elle sous prétexte que leurs idées ne se rencontrent plus ; il revient d'outremer, et l'absence l'a désorienté. Ce soir-là Bernard veut parler à sa femme, pour tenter un rapprochement qui l'aiderait dans la carrière politique qu'il veut entreprendre. Il a 37 ans.

Marcel, à peu près de même âge que son ami, est marié à Jeanne, sœur de Nicole. Il est père de deux enfants, Jacqueline et Claude. Autant Bernard est jeune de caractère, enthousiaste, insouciant, actif et doté d'un physique idéal, autant Marcel est rabougri, taciturne, angoissé, désœuvré et sans énergie, humilié par son corps et sa mauvaise mine, se gavant de rêves et d'illusions. C'est le personnage principal de *La fin des songes* ; mais Bernard y joue tout de même un rôle très important.

Les femmes, dans ce roman, prennent une place effacée, surtout Jeanne. Sur les conseils d'un bon vieux prêtre, elle attend patiemment un changement pour le mieux chez Marcel ; elle prie, s'occupe continuellement de ses enfants et se confie à la divine Providence. Nicole, elle, est fière, sûre d'elle-même et sait cacher ses sentiments intimes ; Bernard, l'homme désinvolte, l'a épousée justement à cause de son cran, un peu par défi. Nicole n'en souhaite pas moins que Bernard, ce Roger Bontemps incorrigible, se fixe une bonne fois et revienne à elle. D'ailleurs, ces deux sœurs sont bien les filles de leur mère : la femme de Norbert Comtois devait s'éclipser devant la dureté bourrue de son mari, homme d'affaires arrivé frauduleusement. « Que c'est lourd la souffrance des muets ! » Louise, « la noireude, l'insatisfaite, l'amère », la cadette des filles Comtois, fait un tout autre jeu que ses deux sœurs.

Marcel a jugé, dans ses songes sans fin, qu'il pourrait satisfaire sa jeune belle-sœur Louise. Lui qui ressent « l'horrible sensation de vide et d'absence complète », « pourquoi a-t-il cru comme un imbécile tous les colporteurs de bons sentiments qui ont empoisonné sa jeunesse ? » Peu à peu, Louise va accaparer toute sa pensée, hanter tous ses rêves. Il se remémore ses amours d'autrefois : « L'amour inquiet et douloureux de Maryse pouvait-il hésiter entre la joie et l'énergie de Bernard et sa propre faiblesse, son

angoisse ? » C'est encore Bernard qui l'avait supplanté auprès de Nicole qu'il avait aimée. Ces souvenirs le séparent de plus en plus de son ami de toujours. Il est même prévenu contre sa mère, chez qui il a soupçonné « une liaison que rien n'avait pleinement confirmée ». Il ne caresse plus que ses illusions et son obsession de Louise. Un dimanche, à la messe, car « il n'avait pu se résigner à cesser toute pratique religieuse », il se livre à « une débauche de rêverie » sur la nuque de Louise. Il délaisse presque complètement ses enfants et sa femme toute remplie de craintes.

Bernard, de son côté, revient beaucoup de son assurance. Les choses lui deviennent de moins en moins faciles, et le cynisme de Stendhal, son auteur préféré, ne le fascine plus autant. Bernard joue à l'incroyant ; il est « écoeuré par la morale des bons sentiments », et même la musique qu'il aime ne le satisfait pas assez : « un mystère à la place d'illusions, me voici bien avancé ! » Gabrielle, « qui lui offrait toutes les illusions de l'amour », ne le contente pas plus. Il veut se fixer, lui, Bernard, car il a horreur du rêve. Pour cette raison, son amitié pour Marcel se change en pitié. Hélas, « l'amitié ne peut survivre à la pitié », et le fossé qui les sépare s'approfondit davantage. Bernard voit que tout lui glisse entre les mains, même son projet de candidature à Saint-Alvère. Heureusement, son père réussit à l'intéresser à ses affaires, ce qui fixe cette girouette et le rapproche plus de sa femme que la politique ne l'aurait fait.

Voilà, en résumé, ce que contient la première partie, divisée en 11 chapitres, de *La fin des songes*. Tout y est sombre et lourd, sauf au dernier chapitre où l'on sent que Bernard va finir par reprendre ses esprits. La deuxième partie du roman, le journal de Marcel, n'est pas seulement sombre, mais totalement noire. On y assiste à la ruine totale d'un homme. Marcel méprise tout et tous, en commençant par lui-même. Il ne travaille plus, se blâme de ne pas aller assez loin dans ses rapports avec Louise, et rejette la considération d'un rappel intérieur vers Dieu, allant jusqu'à éclipser la pensée de la mort par la vision anticipée de « la victoire des corps qui s'unissent ». C'est Louise qu'il lui faut ; c'est une idée fixe, une folie. Sur ce dernier point, comme il se trouve ridicule, nous l'avons vu, de ne pas être plus entreprenant, il entrevoit la possibilité d'un suicide. Marcel ne veut plus penser ni à sa femme, ni à ses enfants. Louise... Louise... Et, une nuit, il la possède..., jusqu'à ce qu'elle le rejette avec horreur, « humiliée de s'être donnée à un mendiant ». Maintenant, tout est fini pour lui. Il tente de se tuer, mais rate son coup ; il ne veut plus revoir ses enfants. Sur cette lugubre note finissent les huit chapitres du journal de Marcel.

La troisième et dernière partie se divise en trois chapitres. Nicole et Bernard apprennent le suicide de Marcel. Bernard se reproche amèrement de l'avoir délaissé, de s'être replié égoïstement sur lui-même ; mais il réagit et prend toute l'affaire en mains. C'est lui qui informe la parenté et fait toutes les démarches

qui s'imposent. Un certain Louis Morel, ami de Bernard, prête aussi son concours aux malheureux parents de Marcel ; ce timide Louis ne convient pas souvent dans le roman, mais il est très sympathique avec la « fraîcheur d'âme qu'il fallait lui reconnaître », peut-être « le signe d'un complet oubli de soi ».

Louise est tout à fait accablée de la mort de Marcel ; cet abattement tracas Bernard qui ne comprend tout qu'après lecture du journal de son ami décédé. Alors, pour lui, ce suicide devient une occasion de résurrection. « Quel visage de l'amour lui avions-nous montré, quelle image de la vérité ? » « La mort de Marcel l'avait aussi arraché à lui-même pour lui permettre de rejoindre enfin les autres », Nicole, Jeanne, Louise, « retrouvées au fond de cette misère ». Le livre se ferme sur cette promesse de vie, sur ce réveil de l'esprit dans l'existence de Bernard, dont le caractère nous permet de conclure dans l'espérance d'un avenir tout de lumière. « L'esprit dort et tout le monde est content » ; l'esprit s'éveille et... le roman va sommeiller sur un rayon de bibliothèque.

C'est réellement dommage que le personnage de Marcel soit si déprimant. Robert Elie l'a certainement exagéré. L'auteur a voulu faire un roman psychologique, mais il a tellement forcé les crises intérieures de son héros principal que l'horrible mentalité de ce dernier pousse le lecteur à crier à l'in vraisemblance. Le dernier chapitre, les réflexions de Bernard ne permettent pas de croire que Robert Elie suppose Marcel mentalement malade, et pourtant, ce doit bien être là la conclusion du lecteur moyen. Comment ne pas voir un cas qui relève de la psychiatrie dans un type qui a tous les symptômes du névrosé ? Peut-être ne l'est-il pas tout le long de sa triste aventure, bien que, au tout début du livre, l'auteur nous affirme que « Marcel a repris un dialogue intérieur qui s'est peu modifié depuis vingt ans » ; mais, en tout cas, il semble évident qu'il le devient réellement quand il entreprend la rédaction de son journal. Il serait très intéressant de connaître les conclusions d'un spécialiste sur cette phase critique de la vie tourmentée de Marcel.

La fin des songes finit très bien, si l'on peut s'exprimer ainsi, en ce sens qu'il fait bon de voir Bernard se rallier aux grandes idées de service, d'amitié et de charité ; mais elle paraît aussi un peu ridicule, car plusieurs reprocheraient à Bernard non pas d'avoir négligé son ami, mais de ne pas avoir songé à le faire interner, ce qui l'aurait certes sauvé du suicide. Un homme qui ne veut plus se faire la barbe devant un miroir, qui abandonne son travail et ses pratiques religieuses, qui délaisse sa femme et ses enfants, qui fait l'éloge de la nudité, qui parle de suicide et le tente même... Probablement qu'il y en a de beaucoup moins malades dans les maisons de repos. Et c'est curieux, très curieux de voir que sa mort sert de leçon de grandeur d'âme à ceux qui le connaissaient ; on croirait même qu'ils se reprochent un crime.

Il y a tellement de cas plus vraisemblables que celui de Marcel ! Bernard, par exemple, en est un, et, pour un roman, bien plus intéressant. Ce garçon, malgré ses défauts, reste fort sympathique. Le lecteur aurait volontiers abandonné Marcel avant la fin du volume pour suivre l'évolution de Bernard. La curiosité seule porte l'homme ordinaire à observer quelque temps un maniaque, un malade du cerveau ; mais il s'en désintéresse vite, surtout quand il apprend que son cas est incurable. Il est bien naturel que ce qui n'est plus humain n'intéresse plus les hommes ; tous les genres de morts sont très vite oubliés.

Il n'en reste pas moins que *La fin des songes* est une œuvre importante dans notre littérature canadienne-française. Pour un premier essai, Robert Elie a fort bien réussi, surtout si l'on tient compte de la difficulté que représente la composition d'un roman psychologique, genre que beaucoup de romanciers ne peuvent seulement pas aborder. Le style de *La fin des songes*, malgré les réserves notées au début, est celui d'un écrivain bien en possession de son art. L'auteur excelle à bien frapper le caractère des personnes et des choses ; le chapitre où il est question de candidature est un vrai bijou de fine psychologie et de netteté d'expression. Ce n'est pas pour quelques phrases enchevêtrées que l'on peut disputer à Robert Elie une maîtrise digne d'éloges. *La fin des songes* est un ouvrage plein de promesses, qui enrichit notre littérature et fait honneur à son auteur.

J.-P. BEAUSOLEIL



*L'Enfant noir*¹

La critique de *L'Enfant noir*, que nous présentions le mois dernier, portait la cote morale *Mauvais*. Cette cote était le fait d'une erreur et nous avons jugé, en réalité, que l'ouvrage méritait simplement la cote *Dangereux*. C'est là une différence qui méritait d'être signalée.

Théophile BERTRAND

¹ COSTE (Donat), *L'Enfant noir*. Montréal, Ed. Chantecler, 1950. 242p. 20cm.

Dangereux

“Les comics”

ESSAI DE COTATION¹

Indications préliminaires

Nous entendons ici par « comics », suivant l'acception courante du terme aujourd'hui, les suites d'histoires en images où le texte est réduit à un minimum, que ces histoires soient tristes ou gaies, qu'elles racontent des aventures, des crimes ou des idylles. Cette littérature a suivi des courants différents en Europe et en Amérique, et par exemple, en France, elle a produit des œuvres beaucoup plus saines, à certains moments, qu'aux Etats-Unis.

Le présent article vise surtout la production d'inspiration américaine, qu'elle soit canadienne ou même française d'expression. La production d'inspiration française ou canadienne-française fait l'objet d'une autre étude, dans la bibliographie publiée en ce même numéro¹ par M. Guy Boulizon.

Nous donnerons d'abord une cotation sommaire des « comics » de langue anglaise les plus lus chez nous, puis une critique plus élaborée de quelques « comics » publiés par nos journaux canadiens-français.

L'appréciation de la valeur culturelle et morale des « comics » comporte plusieurs difficultés et reste sujette à des variations.

Cette valeur change assez fréquemment suivant les goûts du public ou les bons efforts du législateur. Ainsi on a pu noter que l'intrigue de Tarzan n'avait souvent d'autre logique que celle d'une certaine sensibilité aux caprices de ses lecteurs. D'autre part, en un pays comme le nôtre, l'interdiction des « crime comics » vient de forcer les exploitateurs de ce film à se lancer sur une autre corde, ... tout simplement celle des « Love Romances » qui ont diligemment remplacé dans nos kiosques les séries maintenant interdites.

On ne peut juger définitivement d'ailleurs un « comic » sur une seule séquence ou même sur plusieurs, car l'esprit de suite en est absent, de même que l'unité d'atmosphère et de psychologie. C'est une des raisons pourquoi les bureaux de la censure américaine comme la National Organization of Decent Literature (N.O.D.L.) ou canadienne-anglaise (Toronto Legion Of Decency) refont mensuellement leurs cotes sur les revues, « comics » et magazines, pour essayer autant que possible d'être objectifs et de

¹ Article tiré des *Cahiers d'Action catholique*, octobre 1950, p. 72-79.

suivre la pieuvre sur son terrain. On imagine quel casse-tête cela représente, quand on sait que des milliers d'imprimés doivent être ainsi couverts chaque mois.

On peut ainsi comprendre le caractère très aléatoire des cotes que nous fournissons ici. Elles peuvent tout au plus servir d'indication générale, et l'on ne doit pas s'attendre qu'elles demeurent toujours vraies. Nous avons noté cependant qu'elles coïncident le plus souvent avec les cotes de la N.O.D.L. (cf. la revue *Lectures de Fides*, no de septembre 1950), de la T.L.D. (Toronto), et de la St. Paul Confraternity of Christian Doctrine (publiées dans *Topix*), avec peut-être un peu moins de largeur, parce que certain laisser-aller ou certaines trivialités répugnent davantage à notre tempérament et à notre culture. On a quand même essayé d'être le plus large possible, car il s'agit ici de fixer un minimum ; le côté culturel devant être envisagé surtout dans la division suivante. On pourra tout de même se faire de cette façon quelque idée de la pauvreté actuelle de l'alimentation de nos jeunes en cette matière.

Voici le jugement porté par l'un des éducateurs chargés de faire ces « estimés » :

La plupart des « Comics », que j'ai parcourus m'ont paru fort peu appropriés aux élèves de nos écoles qui les lisent.

Ils se divisent en groupes assez bien caractérisés : Romance, Teen-Agers', Sports, Adventure, Detective, Crime, Science, Walt Disneys, Joe Palooka Comics, Westerns, etc.

Les dialogues qui accompagnent les illustrés sont très souvent marqués de « slang » plus ou moins prononcé selon le caractère et l'occupation de ceux qui parlent. Le reste du texte est d'un anglais habituellement correct et courant, quoique très peu varié.

Les illustrations des couvertures sont en général plus suggestives que les dessins coloriés à l'intérieur, et très souvent ne se rapportent aucunement au récit du « comic ».

Les « Romance Comics » ont presque toujours pour cadre principal des soirées et bals avec costumes « ad hoc » ; mais dans les quelques « Comics » que j'ai feuilletés, je n'ai pas remarqué de costumes plus indécents que les robes de danse, du même ton que les annonces publicitaires contemporaines.

La trame des « Romance Comics » est toujours à peu près la même :

- 1) Rencontre et amour-éclair ;
- 2) Obstacles qui éloignent les deux amants : jalousie, méprises, accidents, pauvreté... ;
- 3) Stratagèmes pour briser ces obstacles ;
- 4) Fiançailles.

« Love at first sight » (l'amour-éclair), les baisers et les embrassades font partie intégrante de ces « Romance Comics » ; l'impression qu'ils doivent laisser dans l'esprit des lecteurs sur la nature des fréquentations, la réalité de l'amour, la préparation à la vie, ne peut être que déplorable.

Les « Detective Comics » mettent généralement beaucoup plus en vedette les ruses et le savoir-faire des bandits que le courage et l'habileté des policiers.

Les « Crime Comics » sont tous à rejeter pour la même raison, et de plus, à cause des scènes d'horreur, de torture qu'ils présentent, et l'analyse détaillée des procédés employés par les criminels pour atteindre leurs fins et dépister la police. Ils sont maintenant bannis par la loi canadienne.

Les « Classics Comics » ne valent pas mieux que le « Classic » dont ils sont tirés ; les scènes d'horreur qu'ils représentent très souvent ne peuvent que surexciter l'imagination des jeunes.

Les « Science Comics » pour extravagants qu'ils soient souvent, ne peuvent qu'intéresser les garçons, l'intrigue amoureuse qui s'y mêle généralement est plutôt bénigne, mais leur invraisemblance les place dans une atmosphère « préternaturelle » malsaine pour les jeunes.

Les « Westerns » et « Adventure Comics » sont des plus fantastiques et fantaisistes ; les « Superman Comics » mettent le lecteur dans un monde plus irréel encore et qui n'a guère de parenté avec le nôtre.

Les « Comics » dans le genre des créations de Walt Disney s'adressent à des plus jeunes ; ils sont intéressants par leur ingéniosité. L'absence de toute ressemblance avec la réalité quotidienne empêche la formation d'idées erronées au point de vue pratique. De plus, ils ne présentent aucune des scènes d'horreur et de tortures que l'on trouve trop souvent dans les « Superman, Western, Adventure, Crime Comics ».

La série de Joe Palooka est peut-être inoffensive, quoique d'un ton assez vulgaire.

La Série des « Teen-Agers' Comics » s'apparente un peu aux « Romance Comics », sans se limiter aux thèmes d'amour-éclair que présentent uniquement ces derniers ; plusieurs même ont paru presque acceptables, malgré leur banalité, ce qui est le moindre mal du plus grand nombre des « comics ».

Les « Sports Comics » présentent ordinairement des exploits sportifs extravagants ; il s'y mêle souvent une intrigue amoureuse d'intérêt médiocre ; ils se classent parmi les « comics contenant le plus de « slang ».

L'impression générale que j'ai gardée des « comics » à 10 sous que j'ai eu le temps de parcourir est un sentiment de pitié pour notre jeunesse étudiante à se repaître tous les jours de telles médiocrités.

« Comics » publiés en anglais

Les listes suivantes portent sur les « comics » édités en brochures séparées. Comme il a été dit plus haut, elles ne visent pas à faire une analyse exhaustive et définitive de la matière, ce qui est pratiquement impossible, mais à donner une idée de la situation actuelle.

Tous les « comics » ici cotés ont été recueillis chez des élèves de la région de Montréal, mais ils représentent assez bien la production répandue dans tout le pays. Nous tenons à remercier les professeurs de l'école Lajoie qui se sont unis à notre collaborateur, le Fr. Albéric, s.-g., et ont consacré plusieurs jours à l'examen de ces liasses si rarement attrayantes...

Recommandables

Calling All Boys

Treasure Chest

Topix

Acceptables sans commentaire...

Barnyard

Goofy

Science Comics

Black Diamond

Hoot Gibson

Super Duck

Boy Illustories

Indian Fighter

Tarzan

Bugs Bunny

Little Mill Muffet

Tim Tyler

Buster Bunny

Master Comics

Tom Mix

Charlie McCarthy

Mighty Mouse

Tuffy

Classics Illustrated

Mutt & Jeff

Two Gun Kids

Don Winslow

Real Screen

Walt Disney's

Frisky

Roy Rogers

Wotalife

Funny Animals

Rédigés en mauvais anglais, slang, ou mal imprimés

Ace Comics	Gabby Hayes	Rockey Lane
Bille Boyd	Gene Autry	Six Gun Heroes
Boy Commandos	Kilroys	The Cadet
Coo Coo	Looney Tunes	Tom and Jerry
Dare Devil (?)	Monte Hale	Western Hero
Ella Cinders	New Funnies	Wild Bill Hickok

A déconseiller — Crimes, violences, « horreurs » et souvent costumes indécentes ou mal rédigés

Action Comics	Dr. Jekel & Mr. Hyde	Police Comics
Airboy	Desperado	Red Ryders
All American Westerns	Doll Man	Sun Girl
All Star Comics	Exciting Comics	Tex Taylor
Amazing Mysteries	Gang Busters	Texan Comics
America's Best Comics	Green Hornet	The Fighting Yank
Broncho Bill	Green Lantern	The Human Torch
Buccaneers	Gunfighter	The Lone Ranger
Captain America	Justice Traps The Guilty	War Against Crime
Cowboy Love	Kid Eternity	Western Comics
Crime Does Not Pay	Lash Larue Western	Western Winners
Crime Fighters	Law Breakers	Whiz Comics
Crime Patrol	Mr. District Attorney	Wing Comics
Crime Punishment	Nyoka The Jungle Girl	Wonder Woman

Mauvaise conception de l'amour, du mariage, de la vie sociale

All Love Romances	Love Diary	Secret Loves
Babe Darling of The Hills	Love Letters	Sparkling Love
Candy	Love Life	Sweethearts
Darling Romances	Miss America	Teen
Dotty	Moon Girl Romance	Teen Age Romances
First Love Illustrated	My Friend Irma	Thrilling Romances
Forbidden Love	My Love Memoirs	True Confidences
Girls' Romances	My Love Story	True Love
Glamorous Romances	Ozark Ike	True To Life Romances
Hedy Of Hollywood	Pictorial Confessions	Untamed Love
Hollywood Romances	Popular Romances	Venus
Hollywood Secrets	Real Love	Women In Love
Joe College	Romance Tales	Young Marriage
Joker	Romantic Confessions	Young Romance
Love (What every girl should know)	Romantic Love	Youthfull Love Romance

Déformateurs, trop suggestifs, avec le plus souvent costumes indécents

Adventure Comics	Fritzi Ritz	Laugh
Aggie Mack	Hap Hazard	Lil Abner
Alley Oop	Hedy De Vine	Mitzi
Archie	Hickory	Modern Comics
Bat Man	Hit Comics	Mopsy
Black Cat	Hopalong Cassidy	Patsy Walker
Blackhawk	Humphry	The Baker
Captain Marvel Jr.	Joe Palooka	Thrilling Comics
Detective Comics	Jungle Joe	Wilbur
Feature Comics		

« Comics » publiés en français

Une enquête a révélé que les « comics » publiés par nos journaux canadiens-français sont très lus par les élèves. Cela se comprend puisqu'ils sont rédigés en français (?) et véhiculés par des périodiques auxquels la famille a un abonnement régulier.

Ces « comics » ne valent pas mieux que les séries de langue

anglaise, puisqu'ils n'en sont, le plus souvent, que de médiocres traductions. Tout au plus doit-on noter, en certains journaux dirigés par des catholiques, une certaine sélection qui vise à éviter les séries impassables ou à couvrir les nudités de quelques traits de plumes,... procédé qui atteint souvent l'effet de provocation plutôt que de protection. Il est inexplicable, et profondément regrettable, que des journaux à mandat religieux continuent toujours à publier des insanités aussi notoires, contre lesquelles la hiérarchie nous demande de lutter, et malgré la grande responsabilité que cela comporte à cause de la confiance que leur accorde notre public catholique.

L'appréciation morale et culturelle donnée ici a été préparée par des aumôniers d'Action catholique. On n'a pas indiqué les noms des journaux, mais lorsqu'un « comic » est publié simultanément par plusieurs journaux, la cote s'applique à toutes ces séries, même si les suites diffèrent quelque peu d'un journal à l'autre.

ARMANDE (T. Martin) — Scènes de vie pseudo-humoristique. Farces assez plates. Semble acceptable pour tous.

(LES) AVENTURES DE LAPINOT (Francis Kirn) — Moins spirituels que ceux de Disney, ces contes pour enfants sont d'une bonne tenue.

(LES) AVENTURES DE PAULINE (?) — Un sous-produit du genre *La Famille Tétébeche*. Epais. Il y a des chatteries.

(LES CENT METIERS DE) BÉCASSINE (?) — Une fine peinture de mœurs, bien française. Une jeune paysanne, au solide bon sens et pas si bête, au fond, entre dans la société bourgeoise des années 1900 par... la porte de service. Excellent à tous les points de vue.

BRICK BRADFORD (William Ritt et Clarence Gray) — Ce récit « détective » semble acceptable.

BUCK ROGERS AU 25^e SIECLE (Bob Morton et Murphy Anderson) — Sorte de cauchemar futuriste où les héros survivent de façon inexplicable aux embûches des êtres féroces qui peuplent d'autres planètes de l'espace. Aucune valeur culturelle et aucune moralité positive. Médiocre. Exhibition de biceps, thorax et autres pièces d'anatomie.

CAPITAINE ROGER BONTEMPS — Western de très mauvaise qualité, nous introduisant dans des bouges infestés de filles et de bandits. Déformateur.

CAPITAINE TORNADE (J.P.) — Des histoires de pirates, au 17^{ème} s. Acceptable pour tous.

(LE) CHAT DE CICERON (Bud Fisher) — Encore plus insignifiant que Mutt & Jeff. On ne peut comprendre comment ces deux funnies pour sous-doués soient en première page du supplément du « Soleil » !

(LE) CHEVALIER ROUGE (Fred Harman) — Western acceptable pour tous.

DICK TRACY (Chester Gould) — Un « crime comic » classique, mal écrit, mal dessiné et sensationnel à souhait. Déformateur.

DONALD DUCK (Walt Disney) — Gentille fantaisie, de même qualité que *La Souris Miquette*.

(L') ECOLE DE LA VIE (Marty Links) — Tentatives plus ou moins heureuses d'une peinture humoristique des premiers pas des adolescents dans la grande vie. Dessins médiocres. Acceptable.

(LA) FAMILLE TETEBECHE (Chic Young) — Satire humoristique de la vie familiale du collet blanc américain, et à travers lui de la petite bourgeoisie urbaine de nos jours. L'auteur caricature de main de maître les réactions typiques d'un bon diable de mari aux prises avec une fine mouche d'épouse, des enfants bien développés, sans oublier le patron, et surtout les misères de son propre tempérament. Excellent, du point de vue récréatif. Aucune préoccupation d'ordre strictement moral.

(LE) FANTOME (Lee Falk et Roy Moore) — Cet hercule mystérieux règne, à

la Tarzan, sur une peuplade africaine. Son champ d'opération couvre le monde entier. Il se porte au secours de l'opprimé et venge l'injustice, grâce à son adresse, sa fortune et surtout sa force. S'adresse en particulier aux fervents de la lutte et de la boxe et aux jeunes filles sentimentales. D'un dessin médiocre, il comporte cependant quelques leçons de générosité. On ne voit pas trop pourquoi le costume habituel du héros consiste en un passe-montagne continué par une « combinaison » d'hiver et recouverte d'un cache-sexe : genre assez élaboré de « sex appeal... »

FLASH GORDON (?) — Roman futuriste de même calibre que Buck Rogers, avec « horreurs » et crimes. Déformateur.

GROS JEAN LE MARIN (?) — Idioties clownesques.

HECTOR — Platitudes.

(L')HONORABLE MISTER HARNOLD (Jean Pape) — Roman détective d'espionnage. Acceptable.

JEANNOT ET SES AMIS (Merrill Blosser) — Platitudes ayant pour cadre la famille moyenne américaine. Pour sous-doués. (D'après les statistiques, 40% de la population seraient sous-doués. Cela explique la faveur des « comics » du genre...)

JEANNOT L'INVINCIBLE (Lyman Young) — Expédition d'explorateurs-aventuriers. Acceptable.

JOE PALCOKA (Ham Fisher) — Biographie imaginaire d'un champion de la boxe. Détails des combats. Acceptable?

JOHNNY HAZARD (Frank Robbins) — Des Américains, un pilote, une journaliste et un idiot, en perpétuelles impasses en région exotique. L'atmosphère est au crime perpétré à froid, avec sadisme même, avec cette nuance que nos héros en sont les victimes infailliblement indemnes. Déformateur, au même titre que *Terry et les Pirates*.

KING de la GENDARMERIE ROYALE (Zane Grey) — Roman policier, acceptable.

MANDRAKE LE MAGICIEN (Lee Falk et Phil. Davis) — Un autre personnage capable de mystifier les humains par ses dons préternaturels d'hypnotiseur. Ses trucs prennent parfois un style diabolique. Idiot et déformateur au même titre que *Le Surhomme*.

MARIE CHAUX (Renny McEvoy et Paul Reinman) — Roman détective pour amateurs de lutte. Médiocre.

MARISE DUCLAU ET SA FAMILLE (McEvoy et Striebel) — Aventures d'une fille qui n'a pas froid aux yeux. Sous-entendus, etc. Sentimentalité et vulgarité. Pas recommandable.

MINDANAO (Jean Pape) — Episode dramatisé de la guerre du Pacifique contre le Japon. Composé au temps où l'on cultivait pour les mêmes fins le patriotisme américain et la haine du Jaune. Déformateur à ce point de vue.

MITZI MAROT (Kreigh (Collins) — Récit assez mal mené et assez plat, pas mieux illustré. L'auteur tente d'intéresser la clientèle par l'exhibition de spécimens féminins très Hollywood, que nos bons journaux catholiques recouvrent pudiquement d'un treillis de ratures... Médiocre.

MUTT ET JEFF (Bud Fisher) — Volumineux recueil d'histoires plates. Nul à tous points de vue. Semble inoffensif.

(L')ONCLE REMUS ET SES CONTES DE JEAN LAPIN (Walt Disney) — Sorte de petites fables qui illustrent un proverbe. Excellent pour les jeunes.

PAUL GENTRY (Ray Bailey) — Genre policier et sentimental, de même calibre que Johnny Hazard, quoique plus pauvre. Médiocre somme toute.

PIERRE D'ORSAN (Frank-V. Matinek) — Cette série nous introduit dans un monde irréel, celui des aventures interplanétaires. Valeur culturelle nulle. Acceptable?

PISTES MALAISES (Roubinet) — Aventures de chasseurs d'images dans la jungle. Médiocre de dessin et d'intérêt culturel. Comme toujours, cette vie de sauvages permet de bons déshabillés. Semble inoffensif.

PRINCE VAILLANT (Harold R. Foster) — De toutes les illustrations d'aventures qui précèdent, *Prince Vaillant* est le plus chargé de valeurs « culturelles » : mœurs, habitat, costumes et paysages de la Gaule de Charlemagne, sont représentés avec un certain art du dessin et de la mise en scène. Le texte lui-même prend souvent un tour vif et humoristique. Le héros incarne avant

- tout le guerrier aventureux, audacieux et habile. Une ombre au tableau : amoralité. Pas de scrupules dans le choix des moyens ; la conception de l'auteur en matière de relations mixtes se rapproche davantage du flirt que du noble sentiment des preux pour la dame ; enfin, des scènes conjugales, des types de femmes, des expressions vraiment « sexy ». Peut faire plus de tort que de bien à la jeunesse.
- RIP LE DETECTIVE (Alex Raymond) — Roman policier du meilleur jus. Nous promène de la riche bourgeoisie à la pègre la plus infecte. Déformateur somme toute. Types féminins Hollywood.
- SACRAMENTO (Lucien Nortier) — « Western » authentique, où les bons gagnent et les méchants perdent. Acceptable. 100% américain.
- (LE) SAINT (Leslie Charteris) — Un « crime comic » à l'atmosphère tendue, presque hystérique, cruauté des « méchants » à la poursuite du « bon ». Déformateur.
- (LA) SOURIS MIQUETTE (Walt Disney) — Amusantes historiettes débordantes de fantaisie et de finesse, légèrement satiriques. Elles progressent par rythmes de quatre images à la fois, comportant chacune amorce d'intrigue et dénouement imprévu. La caricature vaut par elle-même. Susceptible de dérider jeunes et moins jeunes.
- STEVE CANYON (Milton Caniff) — Dans la même veine que *Terry et les Pirates* : même décor chinois, même atmosphère de cache-cache continuelle, avec peut-être plus de couleur locale. Les personnages principaux semblent de meilleure trempe, leurs discours et leurs attitudes sentimentaux moins « risqués ». Acceptable ?
- (LE) SURHOMME (Wayne Boring) — Le Surhomme (The Superman) nous introduit dans le préternaturel. Il témoigne, par l'intérêt disproportionné qu'il suscite, de l'avidité du prodige en notre monde moderne. Comment expliquer autrement le succès de pareille idiotie ? Une simple pensée fait accourir le Surhomme au secours de la victime, et la partie est toujours gagnée d'avance pour ce génie qui passe à travers les murs et qui reste invulnérable. Déformateur de la notion de Providence et du simple bon sens humain.
- TARZAN (Edgar Rice Burroughs) — La force et la ruse animale magnifiée dans cet athlète brun, si près de l'indigène, et surtout du singe africain. Les dessins ont surtout une valeur « anatomique ». Nul, somme toute. (On pourra trouver une analyse assez détaillée de ce cas-type dans la revue française « Educateurs », no 28 (juillet-août 1950), p. 395-397.)
- (LA) TERREUR BLANCHE (Paul-Arthur Turcotte) — Un récit du temps de la colonie française au Canada. Le texte et les dessins sont d'un novice. Acceptable pour tous.
- TERRY ET LES PIRATES (Georges Wunder) — Aventures extravagantes d'un as de l'air américain et d'un jeune compatriote dans le cadre des actuelles guérillas chinoises. La couleur locale disparaît sous le fort éclairage « yankee » où baignent la psychologie et jusqu'à la physiologie des personnages. Les dialogues véhiculent quelque humour ainsi qu'une intention de propagande anti-communiste puérile. Amoralité totale en face des problèmes sexuels : l'auteur écrit et dessine surtout à l'adresse du public adulte amateur de films « thrillers » et sentimentaux « a little sexy ». Valeur culturelle et artistique nulle. Déformateur pour la jeunesse.
- TOM ET FIDO (Sparber) — Autres idioties clownesques.
- YVES LE LOUP (Bastaed) — Dans la veine du *Prince Vaillant*. Moins réaliste. Pour tous.
- ZORRO (A. Oullié) — Autre « western », du genre de *Sacramento*. Acceptable.

Conclusion

De tout cela on peut conclure que la saine formation de la jeunesse n'est pas un idéal très cher à ces éditeurs de périodiques ou de journaux. Il y aurait pourtant moyen de faire des choses si belles et si utiles...

Comment lutter contre cette pieuvre ? Les principaux moyens sont indiqués dans le programme et dans *Les Cahiers* de juin 1950 (no 118). Il s'agit surtout de faire comprendre aux jeunes le tort qu'ils peuvent se faire en absorbant ces feuilles à dose massive, et de les initier au jugement culturel et moral de façon qu'avec le temps ils en viennent à opérer d'eux-mêmes une sélection saine. Il faut aussi les intéresser à la *bonne* production destinée aux jeunes, et pour cela, il faut la connaître et la faire connaître.

LA LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION DE PARIS

présente

LA COLLECTION « LES BONS ROMANS »

Un chant d'amour en Camargue, par Coriola, 88p.	\$0.35
La route s'illumine, par Jeanne de Coulomb, 189p.	\$0.35
Le Retour de Noël, par Jean d'Yvelyse, 189p.	\$0.35
La Romance de Jacode, par Mathilde Alanic, 191p.	\$0.35
Princesse de Riviera, par T. Trilby, 189p.	\$0.35
La Folle Quinzaine, par Th. Bernardie, 190p.	\$0.35
Fleur Blanche, par Courths-Mihler, 189p.	\$0.35

* * *

Les oeuvres de MATHILDE ALANIC

Cinquième jeunesse de Madame Hermance, 210p.	\$1.25
Contes d'entre-ciel-et-terre, 193p.	\$1.15
Etoiles dans la nuit, 283p.	\$1.25
Fuseaux d'or, 155p.	\$1.25
Ma cousine Nicole, 285p.	\$1.25
Nicole et les temps nouveaux, 205p.	\$1.25
Nicole mariée, 282p.	\$1.25
Nicole maman, 285p.	\$1.25
Nicole, jeune grand'mère, 248p.	\$1.25

* * *

L'Art culinaire français, par les Maîtres Contemporains les plus réputés,
216 gravures en noir, 3,750 recettes et conseils, 500 sujets en couleurs \$14.00

D'excellents volumes français

Le mendiant de Grenade, par G. Hunermann, 333p.	\$2.00
Histoire d'une famille, Le foyer où s'épanouit sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, par Stéphane Piat, o.f.m., 388p.	\$2.25
Leur beau destin de femme, par Paula Hoesl, 96p., ill.	\$1.00
Souvenirs et Pensées, par Dom Pierre-Célestin Lou, 172p.	\$2.00

Ouvrages

GÉNÉRALITÉS

Périclides

* * *
Almanach du peuple Beauchemin 1951. Montréal, Librairie Beauchemin Limitée. 524p. ill. 19.5cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste.)

Il est facile de comprendre le succès de cet almanach, dans lequel on trouve non seulement bien des renseignements utiles sur toutes les questions d'intérêt quotidien, mais aussi des contes captivants. On regrette seulement que figurent parmi les annonces de livres, des ouvrages osés comme *La fille laide* d'Yves Thériault, *Les Plouffe* de Roger Lemelin, *Mathieu* de Françoise Lorange. Quel que soit l'intérêt littéraire de ces ouvrages, il est certainement malheureux d'en faire une telle propagation populaire. T.B.

RELIGION

Spiritualité

BOULOGNE (R. P. Ch.-D.).

Le Moi retrouvé. Préf. de G. Thibon. [Lyon] Lardanchet [c1948]. 316p. 18.5 cm.

Ce n'est pas seulement le *moi* véritable, rendu méconnaissable au premier abord par le péché originel et les péchés personnels, c'est aussi un ensemble de vérités trop oubliées sur l'homme, sa vraie destinée et sa vraie grandeur, que ce livre aidera à retrouver.

L'auteur, procédant avec méthode, fait l'inventaire des moyens dont nous disposons pour abattre les nombreux obstacles que nous avons dressés entre nous et notre véritable moi, pour ensuite nous remettre dans l'authentique esprit de notre vocation divine.

Qui dit méthode dit souvent sèche-resse. Ici point. On sent que l'auteur ne perd jamais de vue que l'homme n'est pas seulement intelligence et que l'esprit n'est pas seulement raison. N'importe quel lecteur se reconnaîtra avec beaucoup d'intérêt dans le portrait, réaliste sans être décourageant, que le Père Boulogne lui présente de l'homme.

La plupart des citations de l'ouvrage sont empruntées à des auteurs profanes ou incroyants, à dessein semble-t-il. Mais il est merveilleux de voir comment l'auteur sait tirer parti de la vérité qui se trouve dans toute erreur. Comme le dit Gustave Thibon dans la préface, « les grands principes théologiques, s'ils ne sont pas proclamés à chaque instant à la manière dont on multiplie les étiquettes à l'extérieur d'un colis, restent partout invisiblement présents comme ces substances parfaitement assimilées qui sont devenues sang et chair ».

Bref, un livre destiné à faire beaucoup de bien à toutes les âmes d'aujourd'hui. P. RENÉ, o.f.m.cap.
 MOSCHUS (Jean).

Le pré spirituel. Introduction et traduction de M.-J. Rouet de Journal, s.j. Paris, les Editions du Cerf [1946]. 297p. carte 20.5cm. (Coll. *Sources chrétiennes*.) \$3.00 (Par la poste : \$3.15).

Moschus, moine du VI^e siècle, raconte des anecdotes recueillies chez les anachorètes de la Palestine et de l'Égypte. Dans ce pré ont poussé surtout des fleurs de foi, de charité et d'ascétisme. Le livre, qui rappelle les Fioretti de saint François, est écrit dans un style très simple. Quoique tout détail soit omis, le but de Moschus étant uniquement l'édification de ses lecteurs, le livre contient des enseignements précieux sur les mœurs et sur les rites de l'Église à la fin du VI^e siècle. Bien des anecdotes nous paraissent presque incroyables, tellement elles sont remplies de merveilleux : interventions directes du Seigneur, ascèse poussée jusqu'aux limites extrêmes. Mais il faut se placer dans la perspective de foi simple et vraie de cette époque.

Le récit de Moschus est précédé d'une introduction très vivante qui nous aidera à comprendre l'esprit du texte.

Cet ouvrage sera une agréable récréation spirituelle pour les laïcs comme pour les religieux.

C. ARBOUR

WHITE (Hélène G.).

Vers Jésus. Ed. Signes des Temps [1950]. 128p. ill. 19.5cm.

Mauvais

Cet ouvrage, d'inspiration nettement protestante, traite de vie intérieure et va contre les ordonnances du Canon 1385. Aussi ne porte-t-il pas d'*Imprimatur*. Il est par conséquent à l'Index, prohibé de plein droit (canon 1399, 5°) ; il vient de plus certainement en conflit avec les 4° et 6° du même canon.

Il est bien pénible de constater, pour un catholique, que des âmes aussi sincères que l'est évidemment Hélène White, ne jouissent pas de la pleine lumière de la foi romaine. C'est que, à la lire, il est clair qu'elle est une âme authentiquement pieuse, et son christianisme ne s'apparente en aucune façon à l'hérésie de « la foi sans les œuvres ». Il reste que ce christianisme est cependant une forme de protestantisme. Allons aux preuves.

A part le style, certaines expressions, l'allure générale du texte, où l'on reconnaît aussitôt la manière de nos frères séparés (voir, par exemple, p. 15-59-82-83-84-119), l'ouvrage s'en prend très clairement, quoique avec circonspection, au sacrement de pénitence (p. 40-41), au sacrement de l'Eucharistie (p. 90), à l'autorité du Magistère enseignant de l'Eglise (p. 91-112-115), à la vie monastique (p. 102). Nous sommes donc bien, en dépit des meilleures intentions apostoliques, en plein individualisme protestant, avec son rejet de la Tradition vivante de l'Eglise et son culte absolu de l'interprétation d'abord personnelle des Ecritures sous l'inspiration de l'Esprit.

Inutile d'ajouter, et c'est dans la logique de l'ignorance de la vie sacramentelle, que le saint sacrifice de la messe, actualisation continue du sacrifice du Calvaire, ne trouve ici aucune mention.

Mais un tel prêche, et c'est tout à son honneur, n'a rien à voir avec les bourdes grossières, les fourberies et les procédés inqualifiables de certains prédicants. Nous avons affaire à une âme délicate et fervente, et c'est ce qui rend peut-être plus dangereux ses propos pour les esprits non prévenus.

Théophile BERTRAND

JANVIER 1951

Action catholique

LEBRET (L.-J.).

Action, marche vers Dieu. Paris, Editions Ouvrières et Economie et Humanisme [c1949]. 223p. 19cm. (Coll. Spiritualité, no 4.) \$1.50 (par la poste : \$1.60).

On se pose souvent le problème de l'enrichissement que peut apporter l'Action catholique. Dans quelque secteur de responsabilité qu'on soit, en luttant pour ses frères, on ambitionne de lutter pour soi, de donner aux autres en se donnant quelque chose à soi-même.

Le Père Lebreton apporte sa réponse à ce problème « action-union à Dieu » dans *Action, marche vers Dieu*. Ce n'est pas un traité didactique avec exposé théologique, mais une série de sketches doctrinaux couvrant les divers aspects de la vie apostolique d'un militant chrétien.

En effet, on peut délimiter en huit étapes l'évolution spirituelle d'un militant. Première : le réel et la vie sollicitent l'attention de l'amour. Deuxième : le militant fait le pas et s'engage. Troisième : le don de lui-même l'oblige à l'ascèse. Quatrième : le drame de l'action, les insuccès du militant purifient son amour. Cinquième : l'espérance s'affermi en face du monde à soulever. Sixième : le militant vit en esprit de prières et d'offrandes. Septième : synthèse personnelle de l'action et de la contemplation. Huitième : le militant atteint la foi pure.

Nous avons nous-même vérifié maintes fois les cheminements spirituels de militants et nous sommes heureux de les retrouver ainsi exposés dans Lebreton. Les méditations de l'auteur se greffent sur ces huit étapes spirituelles et comme telles, elles peuvent aider tout militant chrétien, quelle que soit sa ferveur présente. Enlisés dans l'activisme, tentés de lâcheté, paralyés d'un faux spiritualisme, fonctionnaires du service, tous tireront profit de ces pages.

Nous les conseillons fortement aux militants étudiants aînés de Services ou de J.E.C. *Action, marche vers Dieu* constitue pour eux un excellent livre de méditation, même s'il n'a pas de caractère expressément étudiant.

Maurice LAFOND, c.s.c.

267

Famille

Recherche de la famille. Essai sur « l'être familial », par Gabriel Marcel, Docteur Biot [et autres]. Avant-propos du Chan. Viollet. [Paris] Editions Familiales de France [1949]. 273p. 23cm. \$3.00 (par la poste : \$5.15).

Ce volume est dû à l'initiative du Chanoine Jean Viollet, directeur-fondateur de l'Ecole catholique des Sciences familiales, dont le but est de poser les problèmes familiaux et de les résoudre correctement. Cette publication répond parfaitement au vœu, exprimé par M. Duméry dans son chapitre sur la méthode dans les sciences familiales, de « protester contre le morcelage du donné familial, tel que les diverses spécialités chaque jour le pratiquent ». Le biologiste, le juriste, le sociologue, le moraliste, le pédagogue, le psychologue, le phénoménologue, le métaphysicien et le théologien étudient la famille au point de vue de leur spécialité, sans perdre de vue l'unité de l'être familial.

Si certains aspects, tels l'aspect économique, nataliste, sont négligés dans cette étude, ce n'est pas qu'on méconnaisse leur importance mais que l'œuvre s'inspire du personnelisme chrétien et laisse à d'autre le soin d'étudier les domaines plus profanes.

Le problème est envisagé sous l'angle chrétien sans qu'on puisse accuser pour cela les collaborateurs d'un parti pris quelconque : suivant la remarque de M. Duméry, « quand il s'agit des personnes, toujours il y a une option métaphysique qui se trouve engagée. Le méconnaitre c'est au plus le dissimuler. »

Recherche de la famille s'adresse à tous ceux à qui se pose ou devrait se poser le problème familial. Ce n'est pas toutefois un ouvrage de vulgarisation et on ne saurait le lui reprocher, car un problème aussi complexe ne s'accommode pas de vues partielles. Le lecteur possédant des connaissances philosophiques trouvera plus d'intérêt dans cette étude, mais tout lecteur cultivé en tirera également grand profit. La diffusion de ce livre aidera à ouvrir les esprits aux questions familiales et à les diriger dans leurs recherches.

Jacqueline LEDUC

Ordres religieux

MADELEINE-LOUISE DE S. (Rév. Mère).

Un Désir de Marie : La Congrégation de N.-D. de Sion. Paris, Lethiel-leux [1946]. 232p. front. 19cm.

Le 27 novembre 1947, la question palestinienne a reçu une réponse de la part de la société des Nations Unies : la constitution d'un Etat Juif en pays d'Israël... et le sang coulé ! Depuis 100 ans, parallèlement aux apparitions mariales destinées à la conversion du monde, la B.V.M. travaille à celle de son peuple, d'une façon moins sanglante et plus efficace.

C'est une page d'Histoire particulière que l'auteur, en 18 chapitres vivants, clairs, précis, détache sur le fond de l'Histoire de l'Eglise et de l'Histoire de France.

Théodore Ratisbonne, fils d'un banquier honorable de Strasbourg, âgé de 25 ans, sur le point de se marier, se sent mystérieusement poussé non vers une fiancée, mais vers celle qui allait devenir sa mère spirituelle, Mlle Humann. Abdiquant, en effet, le judaïsme, il reçoit d'elle avec une autorisation spéciale de l'évêque de Strasbourg, le 14 avril 1827, le saint baptême. Ses talents ainsi surnaturalisés ne restent pas enfouis. Disciple de Louis Bautain devenu, de professeur laïque à l'Académie Royale de Strasbourg, supérieur du Séminaire de la même ville, il avance vers le sacerdoce. Après peu de temps d'activité sacerdotale à Strasbourg, puis à Paris, il devient « aumônier en second de la Reine du ciel », c'est-à-dire sous-directeur de l'Archiconfrérie de N.-D.-des-Victoires, où il prie pour la conversion des siens et obtient la conversion miraculeuse de son frère Alphonse, le 20 janvier 1842, relatée ainsi dans la Ve leçon de l'office de la Médaille Miraculeuse (27 nov.) :

« Alphonse, né à Strasbourg, de parents juifs, se dirigeait vers l'Orient et s'était arrêté à Rome. Il était uni par des liens d'amitié à un illustre converti de l'hérésie. Cet ami, pris de pitié pour le jeune homme, s'efforçait de l'amener à la vraie religion du Christ. Mais ses paroles ne gagnaient rien ; il obtint seulement que le Juif portât suspendue au cou, la médaille de la Mère de Dieu. Et,

pendant ce temps, les prières redoublaient à la Vierge Immaculée. Celle-ci ne fit pas attendre le secours demandé. Alphonse étant entré fortuitement à l'heure de midi dans l'église Saint-André delle Fratte, fut tout à coup environné de ténèbres lui cachant tout l'édifice, à l'exception de la seule chapelle de Saint-Michel, d'où sortait une vive lumière ; saisi de crainte, comme il tournait les yeux de ce côté, il vit la Bienheureuse Vierge Marie se montrant à lui avec le plus doux des visages, telle qu'elle était représentée sur la médaille. A cette vue céleste, Alphonse fut immédiatement transformé ; et, baigné de larmes, il répudia l'infidélité juive pour confesser et embrasser de tout cœur la religion catholique qu'il détestait si peu de temps auparavant.

« Instruit des dogmes catholiques, il fut, peu de jours après, lavé dans les saintes eaux du baptême, au milieu de la joie de la ville de Rome. »

Voici comment Alphonse, élevé au sacerdoce, devient co-fondateur, avec son frère Théodore, de la Congrégation de N.-D.-de-Sion. Tandis que le Père Théodore fonde des néophytes (pour conversion juive) à Paris, rue Plumel, puis à Grandbourg avec deux anciennes collaboratrices de Strasbourg : Mme Stouhtem et Mlle Weywada, — les deux premières supérieures générales, la première sous le nom de « La Bonne Mère » de 1843-1860, la seconde sous le nom de Mère Louise de 1860-1872, — de son côté le P. Marie-Alphonse fonde, « au milieu des malheurs des temps », à l'endroit même du Lithostrotos, tribunal de Pilate et commencement du portement de la croix, le couvent de l'*Ecce Homo* où les Filles de Sion du Nouveau Testament expient les cris de haine de la foule décide par leurs supplications unies à ce même Sang divin offert pacifiquement ; puis l'Orphelinat in Montana et d'autres œuvres.

Pour consolider ces œuvres, il se fit quêteur infatigable, parcourant la France et l'Espagne, l'Irlande, l'Ecosse et l'Angleterre, la Belgique, l'Alsace, l'Autriche et l'Allemagne, suscitant des comités de patronage pour son œuvre. « Le Père Marie, disait de lui son frère Théodore, se ferait hacher en dix mille morceaux pour Sion. »

L'œuvre de N.-D. de Sion, composée de Sœurs de chœur et de Sœurs converses, — les premières employées aux diverses branches de la direction et de l'enseignement, les secondes plus spécialement employées aux travaux manuels, — continue la douloureuse supplication du Christ : « Otez le voile qui couvre leurs yeux ». « Rachetez, Seigneur, Israël de toutes ses iniquités. »

Madeleine-Louise de S. termine son ouvrage par quelques savoureuses notices biographiques et des relations sur quelques fondations, depuis Constantinople à Costa-Rica, avec les consolations et les revirements de la vie sionnienne.

La lecture de ce livre peut être un merveilleux antidote contre l'antisémitisme, car elle conduit à considérer les choses sous leur jour complet et définitif, et fait ainsi rejoindre la pensée de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère.

Eugène ANDLAUER, c.s.sp.

LINGUISTIQUE

DENIS (Roland).

Les vingt siècles du français. Montréal, Fides, 1949. 437p. 19cm. \$2.25 (par la poste : \$2.35).

On a fait un certain bruit autour de cet ouvrage. Mérite-t-il vraiment toutes les louanges ou tous les blâmes à lui adressés ?

L'auteur s'est fixé un but très élevé : « faire connaître aux étudiants, comme aux gens du monde, les origines lointaines de notre langue, les facteurs essentiels et les diverses tendances qui l'ont influencée ; en un mot, les événements saillants, qui ont fait de la langue de César celle que nous parlons aujourd'hui ».

C'est une œuvre de synthèse et de vulgarisation. On y dessine pour chaque époque les caractéristiques générales ; on retrace les événements sociaux, intellectuels ayant influencé le vocabulaire, la grammaire et la phonétique. La production littéraire dans les différents genres est présentée brièvement dans les auteurs. Un appendice décrit l'histoire de la langue au Canada français.

Pareil sujet aurait fait peur à plus d'un écrivain. M. Denis l'a abordé avec

enthousiasme et peut-être avec témérité. Il a trop sacrifié au désir de vulgariser. Le français est une langue difficile et déjà ancienne. Ses « vingt siècles » sont chargés d'histoire, de métamorphoses pas toutes inspirées par la logique. Sa littérature compte parmi les plus considérables. On ne doit donc pas s'étonner que la synthèse en soit ardue. A ce compte, mieux vaut ne pas aborder l'œuvre littéraire comme telle des écrivains comme Rabelais, Racine, Hugo, plutôt que de répéter les poncifs des manuels. L'apport en phonétique, en sémantique et en lexicologie est plus personnel.

Mais voilà ! il ne faut pas demander à ce bouquin ce qu'il n'a pas voulu donner. Cette synthèse est faite de l'extérieur. Je veux dire qu'elle étudie davantage les influences exercées que les transformations elles-mêmes. Comme telle, elle sera une utile vue d'ensemble avant une étude de détail, pour éviter de se perdre dans l'immense production linguistique. D'ailleurs la bibliographie assez élaborée mais sans surcharge stimulera le lecteur à une exploration plus approfondie. Ce travail est bien écrit, avec clarté, avec ardeur. Il valait la peine de tenter l'aventure pour ouvrir aux Canadiens un horizon que d'aucuns commencent à peine de soupçonner.

P. ETIENNE, o.f.m.cap.

SCIENCES PURES

MASSAIN (R.).

Physique et physiciens. Deuxième édition. [Préf. de Louis de Broglie]. Paris, les Editions de l'Ecole. 399p. ill. 24cm.

A ceux qui s'intéressent à la physique, ce livre offre l'occasion d'acquérir plus que des notions purement scientifiques ; il leur permet de prendre contact avec l'esprit dans lequel se sont développées les sciences physiques. La connaissance des principes élémentaires de physique est toutefois nécessaire à la bonne intelligence de l'œuvre.

La méthode de l'A. n'est pas rigoureusement historique puisqu'il s'agit d'une reproduction de textes originaux de physiciens ou d'écrivains qui se sont intéressés à la physique. Nous trouvons dans certains de ces extraits le récit détaillé de quelques expériences célèbres, le tableau de l'évolution d'une idée ou d'une technique ; d'autres nous placent dans l'atmosphère d'une

découverte scientifique ou retracent les étapes de la vie intellectuelle d'un homme de science.

Un ou plusieurs de ces textes se rapportant à un sujet donné constituent une « lecture ». Le volume comprend 49 lectures « sensiblement disposées dans l'ordre des matières des programmes du second degré ». Voici, suivant l'ordre où elles sont données, les titres généraux sous lesquels on peut grouper ces lectures : quelques points d'histoire, les gaz, la chaleur, l'optique géométrique, le magnétisme, l'électricité, la mécanique, la thermodynamique, l'acoustique, la lumière, électricité corpusculaire et radiations, généralités.

Chaque lecture est accompagnée d'une introduction qui la situe dans son cadre, et de notes et commentaires explicatifs indispensables à sa compréhension. Un index bibliographique termine le volume. Les textes s'accompagnent d'illustrations qui, sans être d'une grande originalité, rendent la lecture plus attrayante.

On ne saurait nier la valeur culturelle et éducationnelle d'un tel ouvrage.

Jacqueline LEDUC

SCIENCES APPLIQUÉES

Médecine

GRUPE LYONNAIS D'ETUDES MEDICALES, PHILOSOPHIQUES ET BIOLOGIQUES.

Médecine sociale et médecine individuelle. Paris, Spes [1940]. 268p. 20.5cm. (Coll. *Convergences*.)

On aura certainement remarqué, dans la critique que nous publions de cet ouvrage le mois dernier, la phrase suivante : « Viennent ensuite les chapitres bien insignifiants intitulés : [...] ». Cette ligne, en contradiction d'ailleurs avec le reste du texte, devait se lire ainsi : *Viennent ensuite les chapitres bien significatifs* : [...]. Il valait la peine, en raison de la valeur de l'ouvrage en cause, de relever une telle méprise.

LA RÉDACTION

LITTÉRATURE

Ecrits divers

DARBELLAY (Jean).

Le poète et la connaissance poétique. St-Maurice, Editions de l'Œuvre St-Augustin, 1945. 292p. 20.5cm. \$3.00 (par la poste : \$3.15).

Le poète sait que le philosophe peut, de façon très rationnelle, rendre compte de l'Univers ; jamais cependant le protégé des Muses n'utilisera les moyens d'investigation dont dispose le disciple d'Aristote. Le philosophe, lui, sait-il qu'il existe une réelle connaissance poétique ? On rencontre plus de scepticisme chez ce dernier. Le philosophe devient peut-être trop méthodique et trop scientifique pour admettre la valeur d'une connaissance intuitive. Est-ce pour réconcilier le poète et le philosophe que M. Darbellay a très philosophiquement étudié la connaissance poétique ? De toute façon, le lecteur intéressé au problème trouvera dans ce volume une brillante et profonde étude de la connaissance poétique.

Dans la préface, M. Darbellay expose la méthode qui lui a permis d'étudier l'activité poétique. Il recherche « les causes de la poésie en utilisant des moyens philosophiques d'investigation ». Malgré la rigueur de cette méthode, l'auteur reconnaît ce qui, dans la poésie, est « mystère et obscurité ».

L'A. donne des notions élaborées sur les causes de l'activité poétique. Cette base solide lui permet d'édifier une étude de la connaissance du poète, d'apporter de solides arguments sur la valeur et la profondeur de la connaissance poétique.

M. Darbellay appuie ses avancés sur des philosophes de première valeur ; nous trouvons de fréquents recours à saint Thomas, Aristote, Cajetan, Maritain. Dans la préface, l'A. remercie Jacques Maritain qui a conseillé et encouragé le travail.

Une bibliographie intéressante termine l'œuvre. Elle indique des ouvrages de critiques et de poètes, des ouvrages philosophiques concernant l'art et la poésie, des ouvrages pour l'étude du don de poésie, de l'expérience poétique et de la connaissance créatrice du poète.

Ce volume est de lecture difficile ; pour le comprendre, le lecteur doit être initié au vocabulaire de la philosophie scolastique. Les amis de la poésie et de la philosophie y trouveront, cependant, des éléments de solution aux problèmes qu'ils n'ont pas pu se poser.

A. LEDUC

Roman

GROUSSARD (Serge).

La femme sans passé. Roman. [Paris]

Gallimard [c1950]. 305p. 20.5cm. (*Le Cercle du Livre de France.*)

Appelle des réserves

Après avoir tué, presque sans le vouloir, son mari qui la surprenait en adultère, Mado Lemoine s'enfuit et se réfugie sur une péniche. Là, grâce à la complicité des deux mariniers Malard et Jean-Jean, elle reste cachée pendant cinq jours, jusqu'au moment où le chaland arrive à Paris. On croit comprendre qu'elle se livre à la police ou... qu'elle va se suicider.

Ce livre, qui a remporté le Prix Femina 1950, apporte une description nouvelle dans le roman français : celle d'une péniche avançant lentement, dans un rythme lourd et régulier, à travers canaux, écluses et rivières. L'auteur ne se répète jamais et c'est un tour de force.

Mais la description si pittoresque de la nature ne nous touche presque pas, attristés que nous sommes par le dévoilement progressif du personnage principal, Mado Lemoine. Groussard a su camper une femme qui en impose par sa force morale, son intelligence, sa beauté. Mais le fond de cette âme est triste, infiniment triste. C'est une grande déesse qui boude tout, écartée de tout et d'elle-même. Elle ne devine ce qu'est l'amour que le jour où, son mari mort, elle fait la connaissance du marinier Malard. C'est à lui qu'elle voudrait se donner. Mais le peut-elle ?

Et tandis qu'au mouvement régulier du chaland, nous avançons à travers les pages, l'impression morale est déprimante. Aucun coup d'aile. Aucun idéal. Livre amoral et pénible.

Paul GAY, c.s.sp.

LA ROCHE (Mazo de).

Possession. Roman traduit de l'anglais par Jeanne Lemouzy. Paris. Begg et Henrys [c1948]. 328p. 19cm.

Appelle des réserves

L'action se passe sur une ferme, dans un milieu protestant ; elle est vivante, sans lenteur. Les personnages sont simples et réels. Nous regrettons que la trame de ce roman soit l'inceste, sujet qui d'ailleurs, manque d'originalité. La moralité du roman eût été tout de même sauvegardée par le mariage de l'Indienne avec Derek, si celui-ci avait voulu un tel mariage pour réparer sa faute. Tel n'est pas le cas : Defek,

s'apparentant à « L'Etranger », de Camus, accepte le mariage parce que l'atmosphère lourde de chaleur, tendue encore plus accablante par l'alcool, lui enlève ses capacités de résistance.

C. ARBOUR

L'ERMITE (Pierre).

Le mariage idiot. Ill. de H. Schœffer. [Paris] Bonne Presse [1949]. 197p. 20.5cm. (Coll. *le Ruban bleu*, no 50.)

Pierre L'Ermite rêve d'apporter « la vision d'une beauté inconnue » dans ce roman. L'écran qu'il éclaircit présente des contrastes destinés à buriner dans nos imaginations cet idéal de beauté.

Marc Bartain, jeune interne de Paris, s'est laissé enjôler par une coquette qui lui prend graduellement la liberté de son cœur, au risque de sa carrière et en dépit du bonheur que sa loyauté permet à la jeune fille d'espérer. Appelé au chevet d'un malade qui requiert ses multiples visites, Marc rencontre Brigitte de Ceyran. La beauté, la simplicité, la franchise, le dévouement, la douceur et l'intelligence de Brigitte conquièrent Marc, qui finit par y voir et y engager son bonheur. L'auteur réalise ainsi son but de nous donner « la vision d'une beauté inconnue, parce que méconnue... de la vraie jeune fille... » (p. 7).

Le débit est alerte, sans être léger ; les dialogues sont appropriés aux personnages, selon leur culture, leur rang et leur éducation. Le livre s'appuie sur une morale solide, mais il n'est pas sermonneur ; c'est vraiment un roman catholique de bon goût. En le refermant, on conserve une impression de joie, de simplicité et de paix. Pierre L'Ermite, ici, encore, un peu comme l'Évangile qu'il veut faire aimer et vivre, manifeste l'éternelle jeunesse des disciples du Sauveur.

Grégoire SAINT-GERMAIN

MAGALI.

L'enveloppe aux cachets bleus. Roman. Montréal, l'Arbre [1946]. 233p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

Pour adultes

Intrigue d'amour et d'espionnage. Style personnel à Magali : style ampoulé dans la description de sites et de sentiments « des vieux pays », coupé d'actions trépidantes, à l'américaine. La trame est attachante. On referme le livre, satisfait d'une bonne distraction, enrichi d'avoir fréquenté

quelques gens de généreux caractères.

L. ST-AMOUR

MARTET (Jean).

L'enlèvement de Daphné. Roman. Paris. Ed. Albin Michel [c1950]. 236p. 20.5cm.

Appelle des réserves

Une série d'aventures — toutes dignes de Gil Blas — conduit Bertrand de Mazac en Andorre, au fameux château d'Ercz. Là, règne le marquis de Peyrolles, un original qui croit dur comme fer que le monde a fini d'exister à la seconde précise de la mort de Louis XVI, et qui veut vivre à la mode du XVIII^e siècle, avant la tragédie du 21 janvier 1793. « Il est sorti du temps », comme dit joliment l'auteur.

Et nous aussi, grâce à Jean Martet, « nous sortons du temps ». Revit vraiment le XVIII^e siècle avec ses habits de gala, ses valets en grande tenue, son cérémonial simple et si distingué, son élégance et sa dignité. On dirait réellement les marionnettes mues par Jean Cocteau dans *La Belle et la Bête*.

Pour unir entre elles les scènes de mœurs, il fallait une intrigue. Dans ce vieux château, Bertrand de Mazac s'éprendra — évidemment ! — de la belle Daphné qui s'ennuie terriblement. Il l'aidera à fuir... au compte d'un autre malheureusement. Il ne lui restera que la marquise pour adoucir sa peine. Finale bien regrettable qui, en langage chrétien, s'appelle adultère.

Nous regrettons la conclusion hors-d'œuvre d'un si beau roman.

Paul GAY, c.s.sp.

MAUROIS (André).

Nouveaux discours du Docteur O'Grady. Paris, Bernard Grasset [c1950]. 298p. 18.5cm. (*Le Cercle du Livre de France*.)

Dangereux

Certains critiques ont pris à la légère le dernier volume de M. A. Maurois. D'autres, dont nous sommes, ont été profondément déçus par le scepticisme complet qui s'en dégage. L'art de M. Maurois — si art il y a dans ce cas — consiste à présenter tour à tour les deux aspects d'un même problème, aspects souvent opposés, à les défendre l'un et l'autre avec des preuves également solides, et à vous laisser fort indécis à la fin du chapitre.

Cette politique de bascule est inquiétante lorsqu'il s'agit de dissertation sur le Temps et l'Éternité, sur la parthéno-

gênée, sur l'homosexualité, sur la liberté des mœurs, sur l'absurdité du monde, et d'autres questions semblables.

Le sourire vaguement platonicien des deux interlocuteurs n'arrive pas à cacher leur angoisse. Ils ont beau couper d'une pointe d'esprit les questions trop brèves, le livre reste triste. Avouons cependant qu'il abonde en réflexions fines, mais plus fines que profondes. Heureusement que l'on peut désormais espérer mieux de l'auteur, qui serait converti au catholicisme.

Paul GAY, c.s.sp.

QUERLIN (Marise).

Les Égarés. Roman. Paris, Ed. Fasquelle [c1950]. 319p. 18.5cm.

Mauvais

Béryl Davidson, enfant naturelle privée d'amour, réjouit ses jeunes ans dans les ombres d'un cimetière : elle cherche dans ces décombres humains une évasion de sa propre existence, dont elle soupçonne confusément encore le mal fondé ; elle tend les bras au paradoxe d'un suprême anéantissement et d'une surréalisation humaine. Elle croit avoir trouvé, après bien des péripéties malheureuses, celui qui pourra la combler parfaitement, dans la personne de Michel Bermond, politicien qui la fascine par un mystérieux complexe de promesse de plénitude et de souffrance. Mais Michel s'esquive toujours en enveloppant Béryl d'un nuage confus d'espérance. Tout se passe et se termine dans la désillusion, quand le fils dément de Béryl assassine l'amant de sa mère au moment où tous deux auraient peut-être inauguré un bonheur refusé jusqu'ici.

Histoire écrite sous forme de plaidoyer, dans un style nerveux, si vibrant et si pathétique qu'il semble le résultat d'une psychose. On ne peut réprimer quelque frissonnement à parcourir ces pages. Frisson de dégoût, à vrai dire, puisqu'il faut y respirer une atmosphère fétide de viol, d'adultère, d'amour libre, de suicide, d'homicide ; refouler la nausée que donnent les héros de ce roman pataugeant dans les débris d'une théosophie et de philosophies mal digérées et vomies abominablement par ces « égarés ». Restes d'idéalisme, sur-réalisation, métempsychose, évasion, anéantissement, individualisme, communisme, sémitisme, fatalisme destructeur, sadisme, etc.,

toute monstruosité trouve ici place. « Les égarés » roulent tous ces problèmes dans leur tête ; ils se cherchent aveuglément, en fuyant leur être propre dans une course folle vers un néant source de toute plénitude. Marise Querlin ne vient même pas essayer de leur prêter secours en jetant quelque lumière dans ces ténèbres profondes. Tout demeure sans réponse ; tout, sauf l'exaltation d'une plénitude de l'amour charnel dans sa grossièreté concrète, est placé sur le même pied, dans le même état morbide d'interrogation insatisfaite. « Les égarés » restent égarés et le livre se referme sur des ténèbres épaisses que l'auteur ne semble chercher qu'à épaissir. Il n'y a qu'un ou deux petits points lumineux, mais si faibles qu'ils ne percent rien du mur opaque qui emprisonne « les égarés ».

Marise Querlin a-t-elle voulu écrire un roman sensationnel, dépeindre à tour de bras les ruines morales, philosophiques et psychologiques d'une époque tourmentée ? « [...] labyrinthe habité de mirages, de fausses sorties, de chemins qui tournent en rond, de routes sans issue... Tourner à droite, tourner à gauche, tourner en rond... tourner... tourner ! » (p. 8). C'est là l'analyse la plus juste que l'on puisse faire de ce roman. L'auteur aurait-elle donc compris ce qu'elle sert de fatras au lecteur ?... « Vous essaieriez de vous y reconnaître, de classer, de reconstruire. Je jette les matériaux. Peut-être vous salirez-vous en les ramassant, et peut-être parfois vous sera-t-il impossible de les atteindre » (p. 9). Mais alors, pourquoi écrire ?

Pages scabreuses. Roman déprimant. *Les Égarés* nous laissent sans espérance.

Grégoire SAINT-GERMAIN

REGNIER (Paule).

Les filets dans la mer. Roman. Paris, Plon [c1949]. 247p. 19cm.

Appelle des réserves

Matière délicate à traiter que le maniement des âmes ! Sans la grâce d'état, les études et l'expérience, comment espérer trouver dans ce domaine la note juste tout au long d'un roman de 250 pages ?

Pourtant, Paule Régnier apporte à l'exécution de ce tour de force une psychologie habile et fouillée, servie par une langue souple. L'élévation même de quelques chapitres feront oublier la

verdeur de certaines expressions, voire de certains épisodes. Une trop grande part de la littérature contemporaine souffre de cette maladie de « faire choc » au dépend de la pudeur, et la manie prend un tour particulièrement détestable quand elle n'épargne pas les sujets les plus saints.

Il reste que l'auteur a réussi à sculpter une sympathique figure de prêtre tout au long d'une lente conversion de Madeleine. Son moine, Dom Stéphane, malgré les situations peu monastiques où le met parfois l'intrigue, se révèle l'habile et tenace directeur d'âmes, sans cesse en lutte avec l'égoïsme inconscient de vies endormies dans le péché. C'est le semeur infatigable qui jette avec amour et confiance la semence divine là où peut-être d'autres que lui récolteront. Admirables son tact et son zèle au confessionnal, au chevet des malades, partout où le prêtre peut seul apporter le remède que les autres s'avouent impuissants à dispenser.

Il faut regretter malheureusement certains coups de ciseau maladroits qui altèrent les traits de l'apôtre. En particulier la plaie mal cicatrisée au cœur de ce Bénédictin venu en religion réparer un drame d'amour. Et que penser de ce principe défaitiste : « Que sert d'indiquer, même en toute certitude, le devoir à l'âme de bonne volonté, si elle s'avère incapable de le remplir, au jour le jour, jusqu'à la fin ? » Dom Stéphane s'en inspire largement dans son ministère, sous prétexte, peut-être, de ne pas éteindre la mèche qui fume encore. C'est manquer de confiance en la grâce de Dieu, entretenir pratiquement une certaine complicité avec les passions de ses pénitents et ainsi les trahir en quelque sorte, puisqu'ils attendent implicitement du prêtre la fermeté qui leur manque et qu'ils viennent chercher pour s'y appuyer.

Concluons que la lecture de ce livre laissera somme toute une bonne impression au lecteur capable d'opérer les redressements nécessaires.

Jacques-Marie LANGLAIS, c.s.c.

SÉCHAN (Olivier).

Les morts n'en sauront rien. Roman. [Paris] Ed. de Flore [c1950]. 179p. 20.5cm. (*Le Cercle du Livre de France.*)

Pour adultes

Encore un roman de la « Résistan-

ce », mais un roman à rebours, si l'on peut dire, un roman contre les abus de la Résistance.

Une jeune fille se rend dans un petit village méridional où sa sœur a été cruellement et injustement tuée. Elle veut la venger, faire enquête et poursuivre le ou les meurtriers. Dans ses recherches, elle est aidée par un jeune homme assez mystérieux.

Aucun souffle ne passe dans ce roman. Aucun enthousiasme national. Les deux enquêteurs eux-mêmes, écœurés de tout l'imbroglio qu'ils ont découvert, finissent par se lasser et seraient tentés d'abandonner leurs investigations si l'auteur ne venait à leur aide en dénouant l'intrigue.

Mais Olivier Séchan a atteint son but. Il a bien montré que, dans l'effacement des guerres civiles, très peu de mains restent nettes. Petites intrigues de village, haines politiques, rivalités d'amour, ont bientôt fait d'étouffer la voix de la Patrie. Seuls l'écoutent encore quelques naïfs qui n'ont pas peur de tuer, mais sur lesquels, plus tard, les vrais meneurs feront retomber toute la responsabilité. Voilà la bête humaine, vraiment peu intéressante.

Livre pour ceux qui possèdent déjà — comme disait l'autre — la « vertu d'écœurement ».

Paul GAY, c.s.sp.

SOUCHÈRE DELÉRY (Simone de la).

A la poursuite des Aigles. Montréal, *Le Cercle du Livre de France* [c1950]. 314p. 20cm.

Pour adultes

Piquée de curiosité au timbre de certains noms qui sonnaient étrangement la légende napoléonienne en terre de Louisiane, l'auteur s'est lancé « à la poursuite des Aigles ». Sur des références d'archéologie, de numismatique, d'épigraphie, de correspondances, grâce surtout à la fameuse médaille de Sainte-Hélène conservée partout religieusement, d'une plume alerte, il ressuscite le passé. Préférant, à la suite de Tite-Live, la vraisemblance à la vérité, il a su reconstituer des tableaux inédits de ce temps mémorable. Les voici, exhumés dans un beau désordre, les illustres rescapés de la grande chevauchée. Un seul nom, une seule idole les rassemblent : « Lui, Il, Le Petit Caporal ». Dans ses jours glorieux comme dans l'ignominie de

Sainte-Hélène, il est le cœur de cet ouvrage.

La fidélité de tous ces braves, leur attachement à la patrie, leur dévouement, leur labeur obstiné sont un spectacle réconfortant, éminemment éducateur.

Quant à l'auteur, son plus beau titre de gloire est d'avoir su discrètement s'effacer derrière « ses exilés ». Ses monographies demeurent une mine précieuse pour la grande histoire ; pour tous, quelques heures de glorieuse et agréable compagnie.

Alphonse GILBERT, c.s.sp.

VIALAR (Paul).

Le Bouc étourdi. Roman. Paris, la Table Ronde [c1950]. 217p. 20.5cm. (*Le Cercle du Livre de France*.)

Mauvais

Liberté ! Liberté ! que de crimes on commet en ton nom !

Sylvain vit hors la loi dans son retranchement du Bouc étourdi. Son père l'a abandonné, comme il a abandonné son épouse, qui en meurt de chagrin. Elevé en pleine nature, parmi les bêtes et les plantes de la forêt française, Sylvain se réfugie dans une solitude sauvage. Les hommes ne le voient que très rarement, quand il descend au village vendre le produit de son braconnage. La nature est son maître, et l'empereur, son grand ami du village, parfait son éducation primitive. Virgile, ce baryton-berger, qui s'est retiré du monde par dégoût de la société, est le seul hôte occasionnel de son ermitage.

Entraîné malgré lui à faire partie du maquis, Sylvain rencontre un jour Pascale. C'est le coup de foudre. Ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Pascale se sauve du couvent et se livre à Sylvain :

« sans curé et sans maire, jusqu'à ce que l'un de nous deux disparaisse. [...] Il la serra avec une grande force tendre, se mit à lui caresser les cheveux comme il avait rêvé de le faire depuis si longtemps, lui prit le visage entre ses mains, lui baisa longuement la bouche. Il l'écarta ensuite de lui, la regarda dans les yeux :

Voilà, dit-il, c'est fait, et pour toujours.

Et leur vie commença à cet instant même. »

Or, les deux amoureux étaient mi-

neurs, et Pascale avait ses parents... Ces derniers s'objectèrent à leur bonheur naturiste, et les autorités recherchaient Sylvain qui n'avait pas fait son service militaire. On les pourchassa jusque dans leur repaire. Pascale fut blessée ; Sylvain, tué. Pascale se retira dans une nouvelle solitude avec l'enfant que « lui avait fait Sylvain », l'enfant que le père de Pascale voulait empêcher de naître. Et voici la conclusion de ce roman antisocial :

— Les hommes libres on ne les fait pas disparaître si facilement.

— Non, Virgile.

— Des Sylvain y en aura encore.

— Oui, Virgile. Y en aura encore des généreux, des cœurs purs...

— Des « boucs étourdis ». Oui... oui... Serrano, fit le berger avec une âpre violence, la race n'en est pas perdue, n'est-ce pas ?

— Non, dit Serrano, quoi qu'on fasse, tant qu'il y aura des hommes, on n'en verra pas le bout. (*Dernières lignes du volume*.)

C'est la glorification du naturisme ; l'incompréhension et la persécution des hommes en font une religion pour les « cœurs purs », religion dont Pascale et Sylvain sont les héroïques martyrs, semence de « généreux ». Pas besoin de la religion du Christ :

« Il la vit qui se signait. Il dit :

— Vous croyez en Dieu ?

Il ajouta, les dents un peu serrées, avec une étrange vibration dans la voix :

— Les hommes de Dieu sont ceux qui font toujours ce qu'ils doivent faire, qui sont en paix avec eux-mêmes. La récompense c'est ça... pas besoin d'une vie éternelle... »

Comme on le voit, c'est encore mieux qu'au Paradis terrestre, avant la chute, car dans *Le Bouc étourdi* l'au-delà n'existe pas, les élus se suffisent à eux-mêmes. Il faut voir, aussi, comment y sont traités ceux qui croient à la vie éternelle : les religieuses, où demeura Pascale, sont odieuses, et Mme de Thérignon, mère de Pascale, dont Vialar rapproche ironiquement les douleurs de la maternité avec celles du Christ, avait « un peu du sang de ces cousins qui descendaient des papes, ce qui est tout dire ».

Décidément, *Le Bouc étourdi* de Paul Vialar est un mauvais livre. L'histoire est bien menée, intéressante ;

le style se lit bien, malgré quelques phrases enchevêtrées. Plusieurs descriptions de la nature de ce coin de France sont réellement réussies. Mais il n'en reste pas moins vrai que *Le Bouc éblouï* est à déconseiller.

J.-P. BEAUSOLEIL

ZELLER (Renée).

Le roman de Phabé aux temps apostoliques. Paris, Editions de l'Arc [1950]. 208p. 18.5cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

Le roman de Phabé est l'évolution vers la perfection d'une âme poétique naturellement pure et sincère. C'est une charmante mise en scène de la vie des chrétiens aux temps apostoliques. Cette néo-platonicienne part d'une religion naturelle, vague et égoïste, dans un milieu exclusivement païen, et s'élève jusqu'à la perfection de l'amour chrétien, à l'héroïsme du martyre. Histoire très émouvante que cette ascension vers Dieu. En plus, ce livre est, pour tout chrétien sincère, le rappel du mystère de notre incorporation au Christ.

J. St-M., c.s.c.

HISTOIRE

ISORNI (Jacques).

Le procès de Robert Brasillach (19 janvier 1945). Paris, Flammarion [c1946]. 219p. 18.5cm.

On sort de cette lecture sous le coup d'une vive émotion et l'on comprend encore mieux, alors, à-propos de la *Lettre à François Mauriac* de Maurice Bardèche (*Lectures*, t. V, p. 418). Comment s'expliquer surtout la conduite du Général de Gaulle à la demande de grâce signée de noms célèbres de tous les partis? Triste époque que celle qui peut à ce point troubler des esprits, vraisemblablement honnêtes, qu'ils ne voient plus tout ce qu'ont d'injustifiable, et même d'odieux, de semblables procès politiques.

Théophile BERTRAND

LENOTRE (G.).

Les Derniers terroristes. Paris, Editions des Loisirs [1948]. 207p. 19cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

Un ouvrage qui porte la signature de Georges Lenôtre ne devrait pas avoir besoin d'être présenté au public. Il y a bien peu d'historiens qui ont apporté dans leurs travaux autant de

scrupuleuse impartialité que ce vieil original, qui s'est promené dans le Paris moderne avec les yeux d'un contemporain de la Révolution. La pensée, l'esprit, le cœur, la sensibilité de Lenôtre semblait émaner d'un témoin oculaire de 1789. Les objets dont il s'entourait — des souvenirs de la tourmente révolutionnaire, — les choses dont il parlait, tout dénotait chez lui le spécialiste de la Révolution, le savant scrupuleux, l'honnête et impartial historien, cherchant la vérité, l'exprimant avec une saveur, une bonhomie, une sincérité, un luxe de détails qui font croire à un débordement d'imagination, quoique ses moindres affirmations soient d'une scrupuleuse exactitude. Ses précisions de température pour la fête de l'Être Suprême ne lui ont-elles pas demandé plusieurs jours de recherches à l'Observatoire de Paris?

Dans *Les derniers terroristes*, Lenôtre nous raconte, en feuilletant les dossiers de la Préfecture de Police et ceux des Archives nationales, l'odyssée extraordinaire de 71 sans-culottes authentiques : leur arrestation à la suite de l'attentat du 24 décembre 1800, leur embarquement à Nantes pour les îles Sychelles, la déportation orageuse des plus forcenés à l'île Anjouan, la fin tragique des uns et l'odyssée incroyable des vagabonds de la mer.

Là où les documents officiels font défaut, l'auteur ne manque pas de signaler le caractère subjectif et partial de la relation sur laquelle il base son récit ; il intitule ce passage *Le roman de Vauversin*. Il souligne fréquemment l'état d'âme étrange, complexe de ces demi-démos, pères de famille pour la plupart, époux paisibles, révolutionnaires enragés dès qu'ils mettaient le pied au cabaret ou au club, et dont le dossier inquiétait Fouché, le sinistre Fouché pourtant peu scrupuleux de sa nature. Lenôtre nous fait pénétrer dans les replis secrets de la conscience de ces hommes, qui ont, pour la plupart, vécu dès 1789 dans le tourbillon révolutionnaire ; ils ont participé ou assisté à tous les mouvements populaires, partagé les passions et les haines des grands meneurs ; quelques-uns ont été jugés comme juges aux côtés de Fouquier-Tinville ; d'autres, agents de la Sûreté Générale, ont approvisionné l'échafaud. Peut-on oublier quand on a joué dans de tels drames ?

Partout où passe le convoi des déportés, sur la route de Nantes, aux escales maritimes, à Mahé, c'est un long cri de réprobation, d'horreur et de haine qui les accueille : quelque chose comme « l'oeil qui regardait Caïn ». On sait gré à l'auteur, lorsqu'il relate les souffrances des déportés de rappeler constamment certains épisodes de la Révolution où les sans-culottes avaient alors affiché une cruauté, un cynisme et une frénésie révoltantes. Ce rapprochement met indirectement en lumière une vérité souvent

méconnue : la réalité d'une justice immanente, qui agit d'une façon inexorable comme un choc en retour. C'est une pensée qui fait réfléchir et reconforte. Ce récit épisodique n'évoque pas des physionomies candides, attrayantes, mais il démontre avec puissance que le bras de Dieu n'est pas raccourci, qu'il sait admirablement tirer parti des petites passions humaines, pour frapper des coupables qui se targuent de rester impunis.

Louis-G. VERREAULT, ptre

Accusés de réception

Les publications mentionnées sous cette rubrique sont irréprochables au point de vue moral.

AMOUDRU (Bernard). *Le sens religieux du Grand Siècle*. Paris, Editions de la Revue des Jeunes, 1946. 215p. 17cm. (Coll. *Initiations*, 12.) \$0.60 (Par la poste \$0.65).

ANDRE (Marie). *Le vainqueur de Samory, Gouraud*. Toulouse, Editions du Clocher, 1950. 48p. ill. 22cm. (Coll. *Pour la jeunesse*.)

*** Attention... hop ! Evolutions spectaculaires en plein air. Paris, Ed. Fleurus [1950]. 15p. ill. 15cm. (Coll. *Feu et Flamme*, no 26.)

BEAUPIN (E.). *Votre Séminaire*. Tome I. [Paris] Bloud & Gay [1947]. 300p. 19cm.

BERNOVILLE (Gaëtan). *Une apôtre de l'enfance délaissée, Sainte Marie-Euphrasie Pelletier*, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers. Paris, Alsatia, 1950. 318p. h.-t. 19cm.

BLANC-PERIDIER (A.). *Veillée de Noël*. Saynète pour enfants, 2e édition. Paris, Gabriel Enault [1950]. 13p. 19cm.

La collection de papillons. Comédie-ballet en 3 tableaux pour les enfants. Paris, Gabriel Enault [1950]. 15p. 19cm.

BOURÇOIS-MACÉ (Andrée). *Le Noël du maquisard*. Pièce en un acte. Paris, Gabriel Enault [1950]. 14p. 19cm.

CATALANY (Myriam). *Le palais hanté de Gilpoore*. Ill. de Robert Rigot. Toulouse, Editions du Clocher [1950]. 46p. ill. 22cm. (Coll. *Pour la jeunesse*.)

CORBIE (Arnauld de). *Monsieur Vincent*. Récit historique illustré de 16 photos hors-texte tirées du film de Maurice Cloche. Paris, Editions de Flore [c1948]. 187p. h.-t. 19cm. \$1.40 (par la poste \$1.50).

COURTOIS (Abbé G.). *Le sens de la mort*. Paris, Ed. Fleurus [1950]. 42p. 15cm. (Coll. *Feuillets de Vie Spirituelle*, no 14.)

COUVREUR (Anne-Marie). *L'oblation du soir*. Préf. du R.P. Sertillanges. Paris, Bonne Presse [1948]. 150p. 19cm. \$0.60 (par la poste \$0.65).

DARDENNES (Rose). *Seuls au pays blanc*. Paris, les Editions Fleurus [1949]. 203p. ill. 18cm. (Coll. *Ames vaillantes*.) \$0.75 (par la poste \$0.80).

DUHAMELET (Geneviève). *Jouons l'Evangile. 2e série : Le Noël des trois bergers — La guérison de l'aveugle-né — Le bon Samaritain — Les disciples d'Emmaüs*. Paris, Gabriel Enault [1950]. 37p. 19cm.

ESTOURNEL (René). *Au pont du nord*. Chanson animée. Paris, Ed. Fleurus [1950]. 14p. ill. 15cm. (Coll. *Feu et Flamme*, no 25.)

FINANCE (J. de), s.j. *Sacerdoce et méditation*. Toulouse, Ed. de l'Apostolat de la Prière [1950]. 41p. 18.5cm. (Coll. *Spiritualité sacerdotale et religieuse*.)

- GEORGE (André). *Le véritable humanisme*. Propos sur la culture littéraire et scientifique. Paris, Editions de la Revue des Jeunes, 1944. 114p. 16.5 cm. (Coll. *Initiation*, 1.) \$0.40 (par la poste \$0.45).
- GERMAIN (Maurice). *Le roman manqué*. Paris, Spes [1947]. 206p. 19cm. \$1.25 (par la poste \$1.35).
- GOSELIN (J.-B.), s.j. *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année*. Tome I. 3e édition revue et notablement augmentée. Toulouse, Apostolat de la Prière, 1950. 450p. 18.5cm.
- HINTER (Luce). *Ding ! Ding ! Ding !* 2 pièces pour marionnettes : Le chat, la belette et le petit lapin. L'ours savant. Paris, Ed. Fleurus [1950]. 15p. ill. 15cm. (Coll. *Feu et Flamme*, no 24.)
- *** *Imitation (L') de N.-S. Jésus-Christ*. Trad. de Lamennais. Introduction de Daniel-Rops. Editions des Loisirs [c1948]. 253p. 18.5cm.
- JABOULEY (Michel-Ange). *Les démons asservis*. Roman. Ecully, Editions Oeper, 1948. 214p. 19cm. \$1.00 (par la poste \$1.10).
- LECLERCQ (Jacques). *Evolution de la famille*. Bruxelles, Ed. Famille et Jeunesse. 31p. 21cm.
- LEFLON (Jean). *L'Eglise de France et la Révolution de 1848*. [Paris] Bloud & Gay [1949]. 134p. 19cm. \$1.00 (par la poste \$1.10)
- L'ERMITE (Pierre). *En perte de vitesse...* Ill. de Gignoux. Paris, Bonne Presse [1948]. 206p. ill. 20.5cm. (Coll. *le Ruban bleu*, no 60.) \$0.90 (par la poste \$1.00).
- MARIE (Charles). *Quand Dieu fait signe*. [Bourges] Ed. Tardy [1949]. 142p. h.-t. 18.5cm.
- MOREAU (Abel). *Pontigny*. De l'abbaye cistercienne au collège franco-américain. Paris, Nouvelles Editions Latines [c1950]. 94p. h.-t. 18.5cm.
- NICET (Max). *Quand sonne minuit...* Ill. de Robert Rigot. Toulouse, Editions du Clocher, 1950. 47p. ill. 22cm. (Coll. *Pour la jeunesse*.)
- PARSCH (Dom Pius). *Pour bien comprendre la Messe*. Traduit par l'abbé M. Grandclaudon. Mulhouse, Ed. Salvator, 1950. 154p. 18.5cm. \$1.00 (par la poste \$1.10).
- PEAN (Maurice). *La nuit des mages*. Jeu de Noël ou d'Epiphanie. Paris, Ed. Fleurus [1950]. 19p. ill. 15cm. (Coll. *Feu et Flamme*, no 18.)
- PLUS (Raoul), s.j. *Une passionnée de la volonté de Dieu, la Bienheureuse Anne-Marie Javouhay*. Paris, Spes [1950]. 158p. h.-t. 19cm.
- PROTAT (Jean). *L'Eglise pour vous qu'est-ce que c'est?* Paris, Spes [1950]. 126p. 18.5cm.
- REGNIER (Paule). *Ce qui fait le bonheur*. Paris, aux Armes de France [1945]. 174p. 19cm. (Coll. *Pour les « J »*.)
- REVERDY (Pierre). *Le livre de mon bord*. Notes, 1930-1936. Paris, Mercure de France, 1948. 256p. 19cm.
- RICHOMME (Agnès). *Méditations sur le Solve Regina*. Paris, Ed. Fleurus [1950]. 48p. 15cm. (Coll. *Feuillets de Vie Spirituelle*, no 15.)
- THEROL (Joseph et O'REILLY (Patrick). *Sainte souffrance*. Héros et martyrs de la lèpre. Paris, Nouvelles Editions Latines [c1950] 123p. h.-t. cartes, 18.5cm.
- VIGNON (Abbé Jean). *Chanteloret*. Ill. de Robert Rigot. Paris, Editions Fleurus [1950]. 199p. ill. 22cm.
- WYART (Janine). *La polka des poupées*. Saynète surprise pour fillettes de 8 à 12 ans. Paris, Ed. Fleurus [1950]. 15p. ill. 15cm. (Coll. *Feu et Flamme*, no 23.)

Revue

Revue canadienne

Qui? Revue trimestrielle publiée par les Editions Eoliennes. Montréal. Vol. II, no 2 ; septembre 1950.

Cette revue trimestrielle, qui nous renseigne sur les artistes de notre passé, sur notre art, notre musique et notre littérature présentes, mérite tous les suffrages du lecteur. C'est qu'elle est entièrement dévouée au culte du beau qui, comme tel, ne peut que conduire

au vrai et au bon. Alors qu'elle touche au terme de sa deuxième année, nous lui souhaitons tout le succès que mérite sa tenue remarquable : typographie soignée sur papier clair et solide, hors-textes appropriés, articles intéressants. C'est là une initiative qui mérite tous les encouragements, à notre époque d'industrialisme souverain, de mercantilisme effréné, de matérialisme omnipotent.

Théophile BERTRAND

BIBLIOTHECA

Section de l'Association Canadienne
des Bibliothécaires de Langue française

**Siège social : Université de Montréal, Bibliothèque,
2900, boul. Mont-Royal, Montréal**

Membres du Conseil: Président: M. Joseph **Brunet**, vice-président: M. Raymond **Tanghe**; secrétaire: Mlle Juliette **Chabot**; trésorier: M. Irénée **Sauvé**, p.s.s.; conseillers: le R. P. Paul-A. **Martin**, c.s.c., le R. P. Fernand **Guilbault**, c.s.v., le R. P. Adrien **Bergeron**, s.s.s., M. J.-C. **Bonenfant**, Mlle **Claire Audet**. Ont aussi voix consultative au Conseil: M. Benoit **Baril**, Mlle Marie-Claire **Daveluy**, le R. P. G. **Houle**, s.j., le R. P. P. **Trudeau**, c.s.v.

Rapport de la première séance d'étude

(Section A)

SIXIÈME CONGRÈS DE L'A.C.B.F.

(Octobre 1950)

A quatre heures, en la salle des conférences, sous la présidence de M. Pellerin Lagloire qui remplaçait M. Adrien Desautels décedé, s'ouvrit la séance d'étude.

Après quelques mots de bienvenue du président, ce dernier proposa à l'assistance que Mlle Marie-Paule Belzile, diplômée en bibliothéconomie de l'Université Laval, agisse comme rapporteur. Acceptée à l'unanimité.

M. l'abbé L.-P. Garon, aumônier de la J.A.C. du diocèse de Québec, présente un magnifique travail intitulé : *Aspect moral de « Biblio-service »*. Après avoir rappelé les directives de S. S. le Pape Pie XI, le conférencier explique l'origine de ce service ainsi que les buts que se proposent les organisateurs.

Deux enquêtes serviront de base à l'établissement des cadres de « Biblio-service ». Le premier questionnaire avait révélé le nombre d'heures disponibles pour les loisirs à la campagne. Deux mois sur douze pouvaient être employés à des lectures instructives. Armé de ces renseignements, le conférencier aborde ensuite la question de l'utilisation de ces heures de loisirs; il pose la question : « Aime-t-on la lecture ? » 83% ayant répondu oui, il ne s'agit plus que de faire l'inventaire de nos bibliothèques et de nos livres, pour ensuite en assurer l'utilisation et surtout assurer les développements qui s'imposent.

M. l'abbé Garon développe ensuite les résultats détaillés de ces investigations. Elles représentent six ans de travail, d'informations, de consultations et cela parmi près de cinq cents per-

sonnes interviewées. C'est dire l'ampleur et la vérité des constatations que le conférencier peut présenter à son auditoire. Pour résumer en une seule phrase ses conclusions, nous citons textuellement : « Le désœuvrement, l'ignorance et l'apathie intellectuelle sont désolants en certains milieux. Et ce sont là autant de causes de l'exode rural. »

Devant ce problème angoissant, l'auteur montre le rôle bien-faisant que peut jouer la bibliothèque non seulement au service des jeunes mais, comme il le dit si bien, pour le ravitaillement spirituel des parents.

Enfin, dans sa dernière partie, M. l'abbé Garon précise le fonctionnement de « Biblio-service », il souligne les résultats encourageants déjà obtenus et il laisse entrevoir des projets d'avenir en cours.

Une discussion générale très animée occupa ensuite les minutes allouées pour le forum. M. l'abbé Irénée Sauvé s'informe du nombre des bibliothèques de nos paroisses rurales, ce qui permet au conférencier de montrer la situation lamentable où nous sommes, c'est-à-dire qu'il n'existe pas plus que 50% de bibliothèques paroissiales véritablement dignes de ce nom.

M. Léo-Paul Desrosiers nous explique, en marge de « Biblio-service », le projet de bibliothèque que la région de Joliette est à mettre sur pied. Ce projet de bibliothèque centrale dans Joliette intéresse vivement les congressistes, qui sont anxieux d'en connaître bientôt les résultats.

Mlle Claire Audet voudrait voir « Biblio-service » étendre ses activités dans la région de Gaspé et ce dernier sujet du forum permet aux congressistes de recevoir de nouveaux détails sur l'organisation que dirige M. l'abbé Garon.

M. Lucien Ferland étant absent, M. l'abbé Gérard Gosselin, vicaire à Saint-François-d'Assise, fut le deuxième conférencier et présenta un travail intitulé : *Bibliothèque paroissiale urbaine*. Commentant une nouvelle annoncée à grandes manchettes dans un journal montréalais : *Les Québécois lisent peu et préfèrent les romans à l'eau de rose*, M. l'abbé Gosselin, avec un brin d'humour qui semblait inconscient, admet la part de vérité de cette affirmation et explique les restrictions qu'il faut tout de même y apporter.

Le conférencier brosse ensuite, à grands traits de pinceau, le tableau que présentent dans une vingtaine de paroisses de Québec les bibliothèques paroissiales. Malgré la modestie du conférencier, qui s'excuse de ne pas présenter un travail très élaboré, il nous fait visiter en détail les bibliothèques paroissiales de la vieille capitale. Il ressort de ce pèlerinage qu'il n'y a pratiquement que quatre paroisses où les bibliothèques exercent vraiment leur ministère. Et sans s'attarder davantage à discourir sur cet état lamentable, l'orateur avise aux moyens les plus pratiques pour que nos bibliothèques puissent naître d'abord, survivre et progresser ensuite.

S'appuyant sur son expérience personnelle, sur les observations faites durant ses visites dans les centres de loisirs paroissiaux, l'orateur suggère de situer nos bibliothèques paroissiales en relation avec ces centres. Il faut que la bibliothèque soit attrayante, qu'elle soit un centre d'intérêt, que les jeunes filles et les jeunes gens se sentent attirés vers ces lieux de lecture et (suggestion personnelle du conférencier) que les bibliothèques paroissiales organisent des comptoirs de vente qui non seulement permettraient aux clients de la bibliothèque de se procurer les livres qu'ils veulent posséder, mais qui en même temps assureraient à la bibliothèque les sources de revenus indispensables à son existence et à ses progrès.

Le problème du catalogue fait l'objet de la dernière partie de la conférence et l'orateur conclut en émettant le vœu qu'on crée un organisme qui soit en mesure de faire mieux comprendre que la bibliothèque paroissiale doit être le trait d'union, la transition entre le lecteur et la grande bibliothèque.

M. le colonel Georges E. Marquis, conservateur de la Bibliothèque de la Législature de Québec, remercie M. Gosselin de son brillant exposé et nous fait part des expériences acquises lors de ses voyages d'études en Europe.

Malheureusement le temps passe et le président doit appeler le conférencier suivant.

* * *

Mlle Angèle Patenaude, présidente nationale de la J.A.C., vient nous dire si la bibliothèque rurale des rangs est un rêve ou une réalité.

Il faut connaître l'enthousiasme et le dynamisme de Mlle Patenaude pour comprendre, après le tableau désolant qu'elle nous fait de la situation « des bibliothèques de rang » et des jeunes ruraux, comment on peut malgré tout conserver très haut son optimisme et se mettre à la tâche.

Du résultat de plusieurs enquêtes menées par la J.A.C., en plusieurs centaines de paroisses, dans dix diocèses de la Province, on constate qu'en dépit de la fréquentation scolaire obligatoire, moins de 50% des garçons de la campagne se rendent jusqu'à la sixième année. Il existe donc, dit Mlle Patenaude, un problème intellectuel en milieu rural, problème qui engendre l'exode de nos jeunes gens et de nos jeunes filles vers la ville.

L'orateur passe ensuite rapidement sur des statistiques illustrant le nombre de volumes en circulation dans les bibliothèques rurales des rangs. Puis il présente des chiffres indiquant le faible pourcentage de lecteurs à la campagne, pour conclure que la cause première de ce mal vient de ce que nos écoles primaires n'ont pas ou pas assez de vraies bibliothèques.

Avec une éloquence que la jeunesse et l'esprit d'apostolat peuvent seuls donner, Mlle Patenaude termine en nous disant que le rêve fait place aujourd'hui à la réalité, autrement dit que notre jeunesse rurale peut lire et qu'elle lira si on sait lui en fournir

les moyens, comme la situation d'aujourd'hui semble vouloir l'indiquer.

M. Raymond Tanghe, le R. P. Adrien Bergeron, s.s.s., et quelques auditeurs ajoutent une note d'intérêt à ce que vient de si bien dire la conférencière, et comme le temps alloué à cette séance d'étude est terminé, les auditeurs expriment le vœu que Mlle Patenaude présente au comité des résolutions les suggestions utiles et urgentes qui s'imposent à la suite de son travail.

Le président remercie la conférencière et les bibliothécaires qui ont rendu cette séance si intéressante et instructive.

Président : Pellerin LAGLOIRE

Rapporteur : Mlle Marie-Paule Belzile.

Pavillon Monseigneur Vachon, Université Laval,
Québec, le 7 octobre 1950.

Les adolescents à la bibliothèque¹

L'adolescent nous apparaît comme l'ébauche d'un chef-d'œuvre qu'une atmosphère appropriée, un cadre de choix doivent supporter et mettre en valeur. Alors qu'il n'a pas atteint la maturité de l'adulte, il ne peut se connaître plus que nous ne le pouvons nous-mêmes ; d'autre part, le monde et la société sont, pour cet enfant qui n'est plus un enfant mais pas encore un adulte, un autre inconnu auquel il sent douloureusement parfois la nécessité d'adapter sa personnalité naissante.

Avec quelle sympathique attention, à la bibliothèque comme ailleurs, ne devons-nous pas considérer ces adolescents dont l'inquiétude est la note dominante ; sympathie qu'ils nous rendront après que se sera effacée cette crise de subjectivité dans laquelle les plongent les bouleversements physiologiques de la 13^e à la 15^e année. La crise suivante, plus purement psychologique, nous engage à considérer plus sérieusement encore les obligations qui nous incombent, comme bibliothécaires, envers ces jeunes qui vivent des heures si décisives pour leur avenir.

Quelle place la Bibliothèque tient-elle ou devrait-elle tenir dans la formation de cette jeunesse ? Quelle part de leurs loisirs les adolescents accordent-ils à la lecture ? Qu'est-ce qu'ils y cherchent ? Comment la Bibliothèque répond-elle actuellement à leurs besoins ? Quelles conditions devrait-elle remplir pour jouer pleinement le rôle social qui lui est assigné auprès des adolescents ?

¹ Causerie donnée par Mlle Claire Godbout, de la bibliothèque publique des Trois-Rivières, lors de la deuxième séance d'étude du sixième congrès annuel de l'A.C.B.F. tenu en octobre 1950.

Voilà autant de questions et de problèmes que je dois envisager devant vous avec une témérité égale à celle des organisateurs de ce Congrès qui m'ont invitée en me réservant ce sujet si délicat à traiter.

Ma tâche actuelle de bibliothécaire en chef, depuis l'organisation plus complète de la Bibliothèque des Trois-Rivières en 1947, me tient éloignée des adolescents ; ils sont devenus pour moi l'un des problèmes d'ordre plutôt administratif qu'il me faut envisager de temps à autre, mais surtout une fois par année, au moment du rapport annuel, lorsque des comparaisons s'imposent en face des comptes rendus précis sur l'efficacité des services rendus par la Bibliothèque à ses différentes catégories d'utilisateurs.

Le service des adolescents à la Bibliothèque exige plus que tous les autres des connaissances psychologiques spéciales, ou tout au moins une expérience prolongée auprès des adolescents, conditions qui me font toutes deux défaut ; cependant, par gratitude pour la dévouée secrétaire de cette Association qui, en de semblables circonstances, ne m'a jamais refusé sa précieuse collaboration, il m'était impossible de me récuser. De tels dilemmes, les auditoires des Congrès sont sans doute préparés à en devenir les victimes ? Je dois donc taire toutes les considérations psychologiques qui sont à la base même du problème qui nous occupe, et vous entretenir plutôt des aspects administratifs de « L'organisation des services de bibliothèque de façon à répondre aux besoins des adolescents, à les attirer et à les retenir ».

Jusqu'à 12 ou 13 ans, la gent écolière qui fréquente nos bibliothèques trouve un plaisir insatiable à ces ouvrages d'imagination largement illustrés et présentant plus ou moins d'éléments propres à instruire, à éduquer ou à édifier. Mais vient un moment où, à cet amas de fantaisies poétiques, fantastiques ou amusantes, les adolescents ne consacrent plus qu'une somme décroissante à leurs moments de loisirs. Leur esprit en éveil cherche partout, et dans les livres et les imprimés plus qu'ailleurs, des explications aux questions physiologiques qui les préoccupent, aux mystères qui planent autour d'eux et envahissent leur conscience tout entière. La littérature d'enfants leur devient alors insupportable, le coudoisement des petits à la bibliothèque les agace. Ces adolescents, après quelques tentatives infructueuses pour résoudre leurs problèmes, surtout les garçons, fuient trop souvent la bibliothèque où ils ne reviendront plus que poussés par quelque nécessité scolaire, et le plus souvent grâce aux conseils pressants de leurs éducateurs.

La fréquentation de la bibliothèque, à cet âge surtout, est par conséquent abandonnée la plupart du temps au hasard des circonstances et aux caprices de l'inspiration ; il en est de même du choix des lectures. La formation RAISONNÉE de la conscience en matière de lectures et l'éducation du goût sont des sujets encore très négligés à l'école primaire, et si peu nombreux sont, par ailleurs, les parents qui s'intéressent à cet aspect de l'éducation de leurs enfants grands et petits.

Pourtant le goût de lire se manifeste plus fort que jamais à l'âge de l'adolescence et les loisirs pour le satisfaire sont plus considérables qu'en aucun temps de la vie. Il n'est que de se rappeler ses expériences personnelles à cet âge pour comprendre l'attrait irrésistible de la lecture. Que de confidences célèbres à ce sujet : Edison, Chateaubriand et, plus près de nous, Alain-Fournier et sa sœur Isabelle Rivière. Mais en est-il ainsi parmi la masse, demanderez-vous ? Une vaste enquête publiée aux Etats-Unis par un Jésuite, le R. P. Fleege, sous le titre *The Self Revelation of the Adolescent Boy*, achève de nous convaincre de la généralisation de cette tendance. 85% des garçons de High School, rapporte l'auteur, lisent en moyenne trois revues régulièrement et cette habitude augmente encore au collège ; la plupart des éducateurs qui participèrent à l'enquête, très soigneusement et habilement menée auprès de 2,000 adolescents de milieux variés, admettent que la lecture absorbe la majeure partie des loisirs des jeunes ; la moitié des adolescents questionnés consacrent en moyenne deux heures par jour à la lecture. Plus d'un sur trois passe tout ce temps à parcourir des journaux illustrés, des « comics », — qu'on me passe ce terme, puisqu'il est maintenant consacré par l'usage. Dans les villes, cette proportion de lecteurs de « comics » serait de 70%. En proportion un peu moindre, on lit des revues et des publications en séries à bon marché. Enfin 25% de ces jeunes admettent l'influence de leurs lectures sur leurs idées et leur conduite.

J'ai voulu essayer de me rendre un peu compte de la situation chez nous et j'ai confié à un jeune rhétoricien auquel je pouvais accorder toute ma confiance, le soin de poursuivre aux Trois-Rivières une enquête du genre « Gallup Poll » auprès des adolescents eux-mêmes et auprès des vendeurs de littérature populaire.

Une vingtaine de kiosques de revues, livres et journaux, à la gare, dans les restaurants et les magasins des différents quartiers de notre ville, furent visités ; ils vendent à de jeunes clients réguliers, chaque semaine, des « comics » par milliers, des petits romans policiers et des romans d'amour à 10c. par centaines. Quelques revues de sport et *Police-Journal* possèdent aussi une nombreuse clientèle régulière parmi les jeunes. C'est partout la même constatation : « Les jeunes de 12 à 20 ans achètent surtout des « comics » et des romans policiers ». Un restaurateur, bien posté sur l'une de nos principales artères commerciales, déplore la désertion complète de la jeunesse depuis que, par complaisance pour son curé, il a cessé de vendre des « comics » et des petits romans policiers : « Il n'y a que cela pour les attirer », conclut-il avec regret.

Véritable abrutissement que ces « comics » ! Les restaurants qui les étalent par centaines en langue anglaise, les vendent couramment à de jeunes Canadiens français connaissant à peine l'anglais.

Aux Etats-Unis, 16% des revues lues par les adolescents sont des revues scandaleuses ; plusieurs de nos restaurants étalent effrontément ces revues et certains volumes bien connus de renseignements sexuels ; mais il est impossible de connaître la vente qui en est faite : les vendeurs sont réticents à ce sujet depuis quelques poursuites retentissantes en notre ville.

Mon jeune collaborateur me fait son rapport personnel sur les « comics ». « Tous ceux que j'ai vus étaient en anglais et n'étaient guère comiques ; c'était plutôt des « crimes comics ». Il y a les « Dell », les « Standard », les « King Features » et les « A.C.G. » (*American Comic Group*) ; tous sont publiés à Toronto avec bureau-chef à New York. Plusieurs restaurants en ont des centaines en vente. Les petits romans policiers sont publiés à Berthierville ; les petits romans d'amour à Saint-Justin, d'autres à Montréal, à Police-Journal.

Chez les jeunes eux-mêmes : collégiens des différents cours ; élèves des écoles primaires, des académies et des cours commerciaux et techniques ; jeunes ouvriers, artisans, messagers, chômeurs et autres de moins de 20 ans le désir est unanime : « Des « comics » ! » L'âme unanime, cette jeunesse va nous la faire connaître !!! Ils lisent aussi des romans policiers et la page des sports. Quelques-uns le *Popular Mechanic* et des livres de culture physique. Seuls les élèves de Belles-Lettres et de Rhétorique lisent un bon livre par mois et ils déplorent de n'avoir pas plus de temps pour lire.

Un grand nombre de jeunes ne vont qu'au cinéma et lisent exclusivement cette page du journal local. Au cinéma, ils goûtent surtout les films d'aventure ; beaucoup d'entre eux ignoraient l'existence de la bibliothèque.

Une conversation entendue récemment dans l'autobus ne contribue pas peu à nous convaincre aussi des efforts qu'il nous reste à faire pour atteindre toute cette jeunesse. Deux adolescentes, munies de patins à roulettes, se rendent à l'aréna le soir ; elles se font des confidences : « Si c'est plate, je retournerai chez nous pour lire ; j'aime à lire comme une folle ; j'achète un ou deux romans tous les jours au restaurant et bien des soirs j'en ai pas assez, mais je me retiens parce que ça me coûterait trop cher ».

Et pourtant la Bibliothèque des Jeunes aux Trois-Rivières a été fondée par la Commission des Ecoles catholiques en 1941. Elle compte, à l'encontre des faits précédents, 4,378 abonnés à la Bibliothèque centrale et à la filiale Saint-Maurice ouverte l'an dernier. Quant à la Bibliothèque des adultes ouverte à l'Hôtel de Ville en 1947, elle a maintenant 2000 abonnés, dont un bon nombre entre 18 et 20 ans.

Il y a deux ans, nous avons constaté qu'à partir de la 8e année de scolarité, les élèves nous quittaient, remplacés cependant par un nombre croissant de lecteurs plus jeunes. Nos efforts jusque là avaient été dirigés vers les élèves de 5e et de 6e année, que nous nous appliquions à conquérir et à former à des lectures variées,

croyant ainsi développer des goûts durables. Il fallait bien nous rendre à l'évidence : il ne suffit pas de donner aux très jeunes élèves le goût de lire, il faut continuer de développer ce goût, poursuivre leur formation et travailler à rendre la bibliothèque attrayante et efficace pour tous les âges. Nous décidâmes donc cette année-là de publier la liste de nos livres pour les adolescents, afin de ramener à nous l'attention des jeunes prodiges ; cette liste fut adressée dans les écoles à leurs professeurs. Les résultats furent tout de suite et restent satisfaisants. Pendant la dernière année scolaire, la Bibliothèque a prêté de 2 à 4,000 volumes par mois, le tiers étant emprunté par des adolescents. Pendant les vacances d'été, ces chiffres ont à peine diminué ; en juillet, nous avons prêté 2,287 volumes dont 584 aux adolescents, en août 2,590 dont 837 à des adolescents. Nos efforts ne restent donc pas sans résultat.

(A suivre)

Claire GODBOUT

Un appel émouvant

Nous nous empressons de transmettre à nos lecteurs la lettre du R. P. Philippe Mercier, s.s.s., de la Bibliothèque Culturelle Française de Vancouver, qui demande à tous ceux qui pourraient en disposer, des livres français, des brochures et des revues françaises pour nos compatriotes de là-bas.

M. l'abbé Irénée Sauvé, p.s.s.,
Trésorier de l'A.C.B.F.,
Grand Séminaire de Montréal.

Cher Monsieur l'abbé,

Vous trouverez ci-inclus la cotisation de notre Bibliothèque Culturelle Française pour 1951.

Notre Bibliothèque française a été fondée au début de la paroisse — il y a plus de quatre ans — dans le but d'aider nos Canadiens français si isolés en Colombie, et encore dépourvus d'école française à Vancouver. Par ce moyen nous espérons leur procurer un peu de culture française.

Le peu de livres que nous avons, nous les devons à la bienveillance de la « Survivance Française » et à quelques Institutions. C'est vous dire que nous accepterions volontiers, à l'occasion, les livres français, les brochures ou revues françaises, que l'Association aurait la charité de nous faire parvenir. Ce serait une belle œuvre patriotique à accomplir.

Bien vôtre en N.-S.,

Philippe MERCIER, s.s.s.,
Bibliothèque Culturelle Française de Vancouver,
Les Pères du Saint-Sacrement,
3196, rue Heather,
VANCOUVER, C.C.

La Bonne Presse de Paris

présente

LES GRANDES FIGURES CHRÉTIENNES :

Le Maréchal Lyautey, par Pierre Croidys — Francis Jammes, par Albert Flory — Le Lieutenant Psichari, par Aimé Lauzière — Un Maître de la médecine, Laënnec, par M. Boyleau — Pie XI, par Louis Saint-Alban — Huysmans, par Pierre Pirard A.A. — L'illustre musicien Charles Gounod, par Saint-Alban — Un Grand Savant Catholique, Édouard Branly, par Pierre Croidys — Sophie-Charlotte, Duchesse d'Alençon, par Lucienne-Ella Bouet — Savorgnan de Brazza, par M. de Crisenoy.

Chaque volume, 96 pages, \$0.25 (par la poste : \$0.30).

LA VIE DE QUELQUES SAINTS :

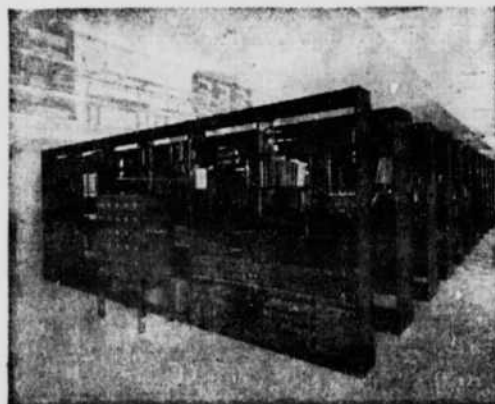
Sainte Thérèse, par Marguerite Savigny-Vesco — Saint Pierre, par A. Barnouin — Saint Vincent de Paul, par M.-A. Chapouilly — Sainte Odile, par Elizabeth Julia — Saint Jacques de Compostelle, par Marguerite d'Escola — Saint Bernard, par Elizabeth Julia — Sainte Françoise Romaine, par Elizabeth Julia — Saint François de Sales, par Geneviève Dardel — Saint André, par Anne Queinnec — Saint Bernard, par Elizabeth Julia — Sainte Brigitte, par Berthe Bernage — Saint Bruno, par Geneviève Dardel — Saint Claude, par A. Barnouin — Sainte Elisabeth, par G. Dardel — Saint Dominique, par Jean Constant.

Chaque volume, 48 pages, \$0.25 (par la poste : \$0.30).

DES ALBUMS POUR LES JEUNES :

- Bayard**, le journal des garçons de France, 415p. — 1947 Tome 2
1948 Tome 2
1949 Tome 1
1950 Tome 2 chacun... \$1.75
- Bernadette**, le journal préféré des fillettes, 415p. — 1947 Tome 2
1948 Tome 2
1949 Tome 1
1949 Tome 2
1950 Tome 2 chacun... \$1.75

En vente à FIDES — 25 est, rue St-Jacques, Montréal



Bibliothèques en acier

Lorsque l'acier sera encore disponible, il nous fera plaisir de coter sur vos besoins.

Electrical Mfg. Co. Ltd.

CLAUDE RCUSSEAU, Prés.
Montmagny, Qué.

Les Etablissements Casterman de Belgique

présentent

Billets à Jean-Claude, par Jacques Vivant, 114p.....	\$0.90
Nos enfants et nous, par Dr Etienne De Greeff, 247p.....	\$2.15
Education de l'adolescent, par R. Claude, s.j., 47p.....	\$0.30
Claudiel et nous, par Victor Bindel, 84p.....	\$1.15
Trente méditations, par Chanoine Jacques Leclercq, 236p.....	\$1.50
Collection : « Solution du Problème de la Vie », 5 volumes d'environ 80p.....	\$3.75
Vie de Louis Le Cardonnell, par A. Mabilley de Poncheville, 292p.....	\$2.40
Sagesse Grecque et paradoxe chrétien, par Charles Moeller, 378p.....	\$3.00
Essai sur Dieu, l'homme et l'univers, publié sous la direction de J. de Bivort de la Saudée, 497p.....	\$3.75
Essai morale, Retour à Jésus, par Ch. Jacques Leclercq, 336p.....	\$2.00
Dépouillement, par Ch. Jacques Leclercq, 224p.....	\$1.40
Vie intérieure, par Ch. Jacques Leclercq, 347p.....	\$2.25
Vie en ordre, par Ch. Jacques Leclercq, 446p.....	\$2.85
En avant sur la route claire, par Jean Le Presbytre et F. Van Roy, 166p.....	\$1.00
A la croisée des chemins, par Jean Le Presbytre, 224p.....	\$1.50
Répertoire de 15,500 auteurs, par G. Sagehomme, 732p.....	\$3.75
Sillage, par Pierre et Charles Delille, 193p.....	\$0.75
Toi qui deviens homme, par Jean Le Presbytre, 243p.....	\$1.75
J.-C. notre Maître, par R. Claude et P. Capart, s.j., 198p.....	\$1.50
J.-C. notre Vie, par A. Hublet et H. Nimel, s.j., 158p.....	\$1.35
J.-C. notre Chef, par R. Claude et P. Capart, s.j., 191p.....	\$1.50
L'Église notre Mère, en collaboration, sous la dir. de G. Delcuve, s.j., 207p.....	\$2.00
J.-C. notre Sauveur, par J. Delépierre, s.j., 275p.....	\$2.00
J.-C. Lumière du monde, par G. Delcuve et O. de Nameffe, s.j., 200p.....	\$1.60
Ne demande pas pourquoi !, par F. W. Caviezel, 333p.....	\$2.50
Le Mystère de la Grotte, par Pilamm, 32p. ill. en 4 couleurs, grand format relié.....	\$1.50
Alerte en Palestine, par Pilamm, 32p. ill. en 4 couleurs, grand format relié.....	\$1.50
Trahison de Judas, par Pilamm, 32p. ill. en 4 couleurs, grand format relié.....	\$1.50
Bengale et Griselin, par Cl. Solhac, 142p.....	\$1.25
Aubes sauvages, par L.-C. Picalausa, 140p.....	\$1.25
Zi et Za de la Jungle, par L.-C. Picalausa, 140p.....	\$1.25
Framboh, par L.-C. Picalausa, 143p.....	\$1.25
Compagnons de l'Étoile, par André Doraynes, 191p.....	\$1.25
Belle Chance, par Jeanne Cappe, 230p.....	\$1.25
Amnorix le Carnute, par R.-A. Hédoïn, 179p.....	\$1.25
Quand le monde était Rome, par R.-A. Hédoïn, 248p.....	\$1.25
Siri au Spitzberg, par Estrid Ott, 166p.....	\$1.25
Les Fils de Mafeking, par S.-N. Holck, 182p.....	\$1.25
Homme à la Cape, par Marc Elr, 131p.....	\$1.25
Robinson Crusoé, par Daniel Defoë, 272p.....	\$1.25
Minty et Cie, par Carol Ryrie Brink, 162p.....	\$1.25
L'Ombre de Barbe-Bleue, par R.-A. Hédoïn, 252p.....	\$1.25
L'Escadron noir, par R.-A. Hédoïn, 264p.....	\$1.25
L'Île au trésor, par Stevenson, 240p.....	\$1.25
La Flèche noire, par Stevenson, 268p.....	\$1.25

En vente à FIDES — 25 est, rue St-Jacques, Montréal
